RAPPORT

FAIT

À SON EXCELLENCE

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

SUR LES NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS ET L'ÉTAT ACTUEL DU SAUVAGE DE L'AVEYRON;

PAR E. M. ITARD,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MÉDECIN DE L'INSTITUTION IMPÉRIALE DES SOURDS-MUETS.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
1807.



I.re LETTRE

DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

À M.r ITARD,

MÉDECIN DE L'INSTITUTION IMPÉRIALE DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE.

Paris, le 13 Juin 1806,

JE sais, Monsieur, que vous avez donné des soins aussi généreux qu'assidus à l'éducation du jeune Victor, qui vous fut confié, il y a cinq ans. Il importe à l'humanité et à la science d'en connoître le résultat. Je vous invite donc à m'en transmettre un compte détaillé, qui me mette à même de comparer l'état dans lequel il étoit à son arrivée, avec celui où il se trouve aujourd'hui, et d'apprécier les espérances qu'on peut conserver sur cet enfant, et le genre de destination qu'on

peut lui assigner. J'engagerai la troisième classe de l'Institut national à nommer une commission pour prendre connoissance du travail que vous m'aurez adressé, et pour suivre auprès de votre élève l'application des méthodes que vous avez imaginées. Vous ne devez voir dans ces mesures que le desir de rendre justice à votre zèle.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHAMPAGNY.

II.e LETTRE

DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

À M.r ITARD,

MÉDECIN DE L'INSTITUTION IMPÉRIALE DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE.

Paris, le 23 Septembre 1806.

J'AI lu, Monsieur, avec le plus grand intérêt, le rapport que vous m'avez adressé, le 18 de ce mois, sur l'éducation et le traitement du jeune homme confié à vos soins, qu'on a désigné sous le nom de *Sauvage de l'Aveyron,*

et l'écrit que vous avez publié il y a quelques années sur ses premiers développemens. Je vous remercie de m'avoir communiqué le résultat d'un travail qui atteste également et votre zèle et vos talens ; je viens de l'adresser à l'Institut national, en l'engageant à l'examiner et à me transmettre son opinion.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHAMPAGNY.

III.e LETTRE

DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

À M.r ITARD,

MÉDECIN DE L'INSTITUTION IMPÉRIALE DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE.

Paris, le 26 Novembre 1806.

MONSIEUR, la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut national, en me transmettant son opinion sur le rapport que vous m'avez adressé relativement à l'éducation du jeune homme de l'Aveyron confié à vos soins, m'annonce, qu'après l'avoir examiné avec autant d'attention que d'intérêt, elle a reconnu qu'il vous étoit impossible de mettre dans vos leçons, dans vos exercices et vos expériences, plus d'intelligence, de sagacité, de patience et de courage. Il m'est infiniment agréable, Monsieur, en vous faisant connoître l'idée avantageuse que cette compagnie a prise

de vos travaux, de pouvoir vous donner en même temps un témoignage de ma satisfaction pour des soins dans lesquels vous avez apporté autant de zèle que de désintéressement.

Je fais imprimer aux frais du Gouvernement, et à l'Imprimerie impériale, votre rapport, dans lequel les hommes qui se livrent à l'éducation de l'enfance, pourront trouver des vues neuves et utiles. J'ai donné ordre qu'on mît le plus grand nombre des exemplaires à votre disposition. Je vous engage à continuer, pour l'entier développement des facultés du jeune Victor, les efforts qui ont produit déjà un si heureux résultat, et à examiner si le moment ne seroit pas venu où on pourroit lui faire apprendre avec fruit quelque métier mécanique.

Je desire que vous puissiez trouver dans les éloges que vous avez mérités, la juste récompense de vos soins, et l'encouragement le plus digne de vous.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHAMPAGNY.

LETTRE

DE M.r DACIER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA CLASSE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE ANCIENNE DE L'INSTITUT,

A S. E. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Paris, le 19 Novembre 1806.

MONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de renvoyer à votre Excellence le mémoire de M. Itard, sur les développemens et l'état actuel du jeune homme connu sous la dénomination de *Sauvage de l'Aveyron*. La classe, conformément au desir que lui en a témoigné votre Excellence, a examiné ce mémoire avec autant de soin que d'intérêt, et elle a reconnu qu'il étoit impossible à l'instituteur de mettre dans ses leçons,

dans ses exercices et dans ses expériences, plus d'intelligence, de sagacité, de patience et de courage, et que s'il n'a pas obtenu un plus grand succès, on doit l'attribuer, non à un défaut de zèle ou de talens, mais à l'imperfection des organes du sujet sur lequel il a travaillé. Elle n'a même pu voir sans étonnement, qu'il soit parvenu à développer ses facultés intellectuelles au point qu'il l'a fait, et elle estime que pour être juste envers M. Itard, et avoir la vraie mesure du prix de ses travaux, il ne faut comparer son élève qu'à lui-même ; se rappeler ce qu'il étoit lorsqu'il a été mis entre les mains de ce médecin, voir ce qu'il est maintenant ; qu'il faut enfin considérer la distance qui sépare le point d'où il est parti de celui où il est arrivé, et par combien de méthodes nouvelles et ingénieuses cet intervalle immense a été rempli. Le mémoire de M. Itard contient d'ailleurs l'exposé d'une suite de phénomènes singuliers et intéressans, d'observations fines et judicieuses, et présente une combinaison de procédés instructifs, propres à fournir de nouvelles données à la science, et dont la connoissance ne pourroit qu'être extrêmement utile à toutes les personnes qui se livrent à l'éducation de la jeunesse. D'après ces considérations, la classe pense qu'il

seroit à desirer que votre Excellence voulût bien ordonner la publication du mémoire de M. Itard ; que l'éducation de Victor, commencée et suivie si heureusement jusqu'à ce jour, ne fût point abandonnée, et que le Gouvernement continuât de jeter des regards de bienfaisance sur cet infortuné jeune homme.

J'ai l'honneur de saluer votre Excellence très-respectueusement.

DACIER.

RAPPORT

FAIT

À SON EXCELLENCE

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

MONSEIGNEUR,

VOUS parler du Sauvage de l'Aveyron, c'est reproduire un nom qui n'inspire plus maintenant aucune espèce d'intérêt; c'est rappeler un être oublié par ceux qui n'ont fait que le voir, et dédaigné par ceux qui ont cru le juger. Pour moi, qui me suis borné jusqu'à présent à l'observer, et à lui prodiguer mes soins, fort indifférent à l'oubli des uns et au dédain des autres, étayé sur cinq années d'observations journalières, je viens faire à votre Excellence le rapport qu'elle attend de moi, lui raconter ce que j'ai vu et ce que j'ai fait, exposer l'état actuel de ce jeune homme, les voies longues et difficiles

par lesquelles il y a été conduit, et les obstacles qu'il a franchis, comme ceux qu'il n'a pu surmonter. Si tous ces détails, MONSEIGNEUR, vous paroissoient peu dignes de votre attention, et bien au-dessous de l'idée avantageuse que vous en avez conçue, votre Excellence voudroit bien, pour mon excuse, être intimement persuadée que, sans l'ordre formel que j'ai reçu d'elle, j'eusse enveloppé d'un profond silence, et condamné à un éternel oubli, des travaux dont le résultat offre bien moins l'histoire des progrès de l'élève, que celle des non-succès de l'instituteur. Mais en me jugeant ainsi moi-même avec impartialité, je crois néanmoins qu'abstraction faite du but auquel je visois, dans la tâche que je me suis volontairement imposée, et considérant cette entreprise sous un point de vue plus général, vous ne verrez pas sans quelque satisfaction, MONSEIGNEUR, dans les diverses expériences que j'ai tentées, dans les nombreuses observations que j'ai recueillies, une collection de faits propres à éclairer l'histoire de la philosophie médicale, l'étude de l'homme incivilisé, et la direction de certaines éducations privées.

Pour apprécier l'état actuel du jeune Sauvage de l'Aveyron, il seroit nécessaire de rappeler son

état passé. Ce jeune homme, pour être jugé sainement, ne doit être comparé qu'à lui-même. Rapproché d'un adolescent du même âge, il n'est plus qu'un être disgracié, rebut de la nature, comme il le fut de la société. Mais si l'on se borne aux deux termes de comparaison qu'offrent l'état passé et l'état présent du jeune Victor, on est étonné de l'espace immense qui les sépare; et l'on peut mettre en question, si Victor ne diffère pas plus du Sauvage de l'Aveyron, arrivant à Paris, qu'il ne diffère des autres individus de son âge et de son espèce.

Je ne vous retracerai pas, MONSEIGNEUR, le tableau hideux de cet homme-animal tel qu'il étoit au sortir de ses forêts. Dans un opuscule que j'ai fait imprimer il y a quelques années, et dont j'ai l'honneur de vous offrir un exemplaire, j'ai dépeint cet être extraordinaire, d'après les traits mêmes que je puisai dans un rapport fait par un médecin célèbre à une société savante. Je rappellerai seulement ici que la commission dont ce médecin fut le rapporteur, après un long examen et des tentatives nombreuses, ne put parvenir à fixer un moment l'attention de cet enfant, et chercha en vain à démêler, dans

ses actions et ses déterminations, quelque acte d'intelligence, ou quelque témoignage de sensibilité. Étranger à cette opération réfléchie qui est la première source de nos idées, il ne donnoit de *l'attention* à aucun objet, parce qu'aucun objet ne faisoit sur ses sens nulle impression durable. Ses yeux voyoient et ne regardoient point; ses oreilles entendoient et n'écoutoient jamais; et l'organe du toucher, restreint à l'opération mécanique de l'appréhension des corps, n'avoit jamais été employé à en constater les formes et l'existence. Tel étoit enfin l'état des facultés physiques et morales de cet enfant, qu'il se trouvoit placé non-seulement au dernier rang de son espèce, mais encore au dernier échelon des animaux, et qu'on peut dire en quelque sorte qu'il ne différoit d'une plante, qu'en ce qu'il avoit, de plus qu'elle, la faculté de se mouvoir et de crier. Entre cette existence moins qu'animale et l'état actuel du jeune Victor, il y a une différence prodigieuse, et qui paroîtroit bien plus tranchée si, supprimant tout intermédiaire, je me bornois à rapprocher vivement les deux termes de la comparaison. Mais persuadé qu'il s'agit bien moins de faire contraster ce tableau, que de le rendre fidèle et complet, j'apporterai

tous mes soins à exposer succinctement les changemens survenus dans l'état du jeune Sauvage ; et pour mettre plus d'ordre et d'intérêt dans l'énumération des faits, je les rapporterai en trois séries distinctes, relatives au triple développement des fonctions des sens, des fonctions intellectuelles, et des facultés affectives.

I.re SERIE.

Développement des Fonctions des sens.

§. I.er On doit aux travaux de Locke et de Condillac, d'avoir apprécié l'influence puissante qu'a sur la formation et le développement de nos idées, l'action isolée et simultanée de nos sens. L'abus qu'on a fait de cette découverte, n'en détruit ni la vérité, ni les applications pratiques qu'on peut en faire à un système d'éducation médicale. C'est d'après ces principes que, lorsque j'eus rempli les vues principales que je m'étois d'abord proposées, et que j'ai exposées dans mon premier ouvrage, je mis tous mes soins à exercer et à développer séparément les organes des sens du jeune Victor.

§. II. Comme de tous les sens, l'ouïe est celui qui concourt le plus particulièrement au déve-

loppement de nos facultés intellectuelles, je mis en jeu toutes les ressources imaginables, pour tirer de leur long engourdissement les oreilles de notre sauvage. Je me persuadai que pour faire l'éducation de ce sens, il falloit en quelque sorte l'isoler, et que n'ayant à ma disposition, dans tout le système de son organisation, qu'une dose très-modique de sensibilité, je devois la concentrer sur le sens que je voulois mettre en jeu, en paralysant artificiellement celui de la vue par lequel se dépense la plus grande partie de cette sensibilité. En conséquence, je couvris d'un bandeau épais les yeux de Victor, et fis retentir à ses oreilles les sons les plus forts et les plus dissemblables. Mon dessein n'étoit pas seulement de les lui faire entendre, mais encore de les lui faire écouter. Afin d'obtenir ce résultat, dès que j'avois rendu un son, j'engageois Victor à en produire un pareil, en faisant retentir le même corps sonore, et à frapper sur un autre dès que son oreille l'avertissoit que je venois de changer d'instrument. Mes premiers essais eurent pour but de lui faire distinguer le son d'une cloche et celui d'un tambour ; et de même qu'un an auparavant j'avois conduit Victor de la grossière comparaison de deux morceaux

de

de carton, diversement colorés et figurés, à la distinction des lettres et des mots, j'avois tout lieu de croire que l'oreille, suivant la même progression d'attention que le sens de la vue, en viendroit bientôt à distinguer les sons les plus analogues, et les différens tons de l'organe vocal, ou la parole. Je m'attachai en conséquence à rendre les sons progressivement moins disparates, plus compliqués et plus rapprochés. Bientôt je ne me contentai pas d'exiger qu'il distinguât le son d'un tambour et celui d'une cloche, mais encore la différence de son que produisoit le choc de la baguette, frappant ou sur la peau, ou sur le cercle, ou sur le corps du tambour, sur le timbre d'une pendule, ou sur une pelle à feu très-sonore.

§. III. J'adaptai ensuite cette méthode comparative à la perception des sons d'un instrument à vent, qui, plus analogues à ceux de la voix, formoient le dernier degré de l'échelle, au moyen de laquelle j'espérois conduire mon élève à l'audition des différentes intonations du larynx. Le succès répondit à mon attente; et dès que je vins à frapper l'oreille de notre sauvage du son de ma voix, je trouvai l'ouïe sensible aux intonations les plus foibles.

§. IV. Dans ces dernières expériences, je ne devois point exiger, comme dans les précédentes, que l'élève répétât les sons qu'il percevoit. Ce double travail, en partageant son attention, eût été hors du plan que je m'étois proposé, qui étoit de faire séparément l'éducation de chacun de ses organes. Je me bornai donc à exiger la simple perception des sons. Pour être sûr de ce résultat, je plaçois mon élève vis-à-vis de moi, les yeux bandés, les poings fermés, et je lui faisois étendre un doigt toutes les fois que je rendois un son. Ce moyen d'épreuve fut bientôt compris; à peine le son avoit-il frappé l'oreille, que le doigt étoit levé avec une sorte d'impétuosité, et souvent même avec des démonstrations de joie, qui ne permettoient pas de douter du goût que l'élève prenoit à ces bizarres leçons. En effet, soit qu'il trouvât un véritable plaisir à entendre le son de la voix humaine, soit qu'il eût enfin surmonté l'ennui d'être privé de la lumière pendant des heures entières, plus d'une fois je l'ai vu, dans l'intervalle de ces sortes d'exercices, venir à moi, son bandeau à la main, se l'appliquer sur les yeux, et trépigner de joie lorsqu'il sentoit mes mains le lui nouer fortement derrière la tête. Ce ne fut que dans ces dernières expériences que se

manifestèrent ces témoignages de contentement. Je m'en applaudis d'abord; et loin de les réprimer, je les excitai même, sans penser que je me préparais là un obstacle qui alloit bientôt interrompre la série de ces expériences utiles, et annuller des résultats si péniblement obtenus.

§. V. Après m'être bien assuré, par le mode d'expérience que je viens d'indiquer, que tous les sons de la voix, quel que fût leur degré d'intensité, étoient perçus par Victor, je m'attachai à les lui faire comparer. Il ne s'agissoit plus, ici, de compter simplement les sons de la voix, mais d'en saisir les différences, et d'apprécier toutes ces modifications et variétés de tons, dont se compose la musique de la parole. Entre ce travail et le précédent, il y avoit une distance prodigieuse, pour un être dont le développement tenoit à des efforts gradués, et qui ne marchoit vers la civilisation, que parce que je l'y conduisois par une route insensible. En abordant la difficulté qui se présentoit ici, je m'armai plus que jamais de patience et de douceur, encouragé d'ailleurs par l'espoir qu'une fois cet obstacle franchi, tout étoit fait pour le sens de l'ouïe. Nous débutâmes par la comparaison des voyelles, et nous fîmes encore servir la main à nous assurer du

résultat de nos expériences. Chacun des cinq doigts fut désigné pour être le signe d'une des cinq voyelles, et à en constater la perception distincte. Ainsi le pouce représentoit l'A, et devoit se lever dans la prononciation de cette voyelle; l'index étoit le signe de l'E, le doigt du milieu celui de l'I, et ainsi de suite.

§. VI. Ce ne fut pas sans peine et sans beaucoup de longueurs, que je parvins à lui donner l'idée distincte des voyelles. La première qu'il distingua nettement fut l'O; ce fut ensuite la voyelle A. Les trois autres offrirent plus de difficultés, et furent pendant long-temps confondues entre elles; à la fin cependant l'oreille commença à les percevoir distinctement. Ce fut alors que reparurent, dans toute leur vivacité, ces démonstrations de joie dont j'ai déjà parlé, et qu'avoient momentanément interrompues nos nouvelles expériences. Mais comme celles-ci exigeoient de la part de l'élève une attention bien plus soutenue, des comparaisons délicates, des jugemens répétés, il arriva que ces accès de joie, qui jusqu'alors n'avoient fait qu'égayer nos leçons, vinrent à la fin les troubler. Dans ces momens, tous les sons étoient confondus, et les doigts indistinctement levés, souvent même tous à-la-fois,

avec une impétuosité désordonnée et des éclats de rire vraiment impatientans. Pour réprimer cette gaieté importune, j'essayai de rendre l'usage de la vue à mon trop joyeux élève, et de poursuivre ainsi nos expériences, en l'intimidant par une figure sévère et même un peu menaçante. Dès-lors plus de joie, mais en même-temps distractions continuelles du sens de l'ouïe, en raison de l'occupation que fournissoient à celui de la vue tous les objets qui l'entouroient. Le moindre dérangement dans la disposition des meubles ou dans ses vêtemens, le plus léger mouvement des personnes qui étoient autour de lui, un changement un peu brusque dans la lumière solaire, tout attiroit ses regards, tout étoit, pour lui, le motif d'un déplacement. Je reportai le bandeau sur les yeux, et les éclats de rire recommencèrent. Je m'attachai alors à l'intimider par mes manières, puisque je ne pouvois pas le contenir par mes regards. Je m'armai d'une des baguettes du tambour qui servoit à nos expériences, et lui en donnois de petits coups sur les doigts, lorsqu'il se trompoit. Il prit cette correction pour une plaisanterie, et sa joie n'en fut que plus bruyante. Je crus devoir, pour le détromper, rendre la correction un peu plus sensible. Je fus compris, et

ce ne fut pas sans un mélange de peine et de plaisir; que je vis dans la physionomie assombrie de ce jeune homme, combien le sentiment de l'injure l'emportoit sur la douleur du coup. Des pleurs sortirent de dessous son bandeau ; je me hâtai de l'enlever; mais, soit embarras ou crainte, soit préoccupation profonde des sens intérieurs, quoique débarrassé de ce bandeau, il persista à tenir les yeux fermés. Je ne puis rendre l'expression douloureuse, que donnoient à sa physionomie ses deux paupières ainsi rapprochées, à travers lesquelles s'échappoient de temps en temps quelques larmes. Oh! combien dans ce moment, comme dans beaucoup d'autres, prêt à renoncer à la tâche que je m'étois imposée, et regardant comme perdu le temps que j'y donnois, ai-je regretté d'avoir connu cet enfant, et condamné hautement la stérile et inhumaine curiosité des hommes, qui, les premiers, l'arrachèrent à une vie innocente et heureuse!

§. VII. Cette scène mit fin à la bruyante gaieté de mon élève. Mais je n'eus pas lieu de m'applaudir de ce succès, et je n'avois paré à cet inconvénient que pour tomber dans un autre. Un sentiment de crainte prit la place de cette gaieté folle, et nos exercices en furent plus troublés encore. Lorsque

j'avois émis un son, il me falloit attendre pendant plus d'un quart d'heure le signal convenu; et lors même qu'il étoit fait avec justesse, c'étoit avec une lenteur, avec une incertitude telles, que si, par hasard, je venois à faire le moindre bruit, ou le plus léger mouvement, Victor effarouché, refermoit subitement le doigt, dans la crainte de s'être mépris, et en levoit un autre avec la même lenteur et la même circonspection. Je ne désespérai point encore, et je me flattai que le temps, beaucoup de douceur, et des manières encourageantes pourroient dissiper cette fâcheuse et excessive timidité. Je l'espérai en vain, et tout fut inutile. Ainsi s'évanouirent les brillantes espérances, fondées, avec quelque raison peut-être, sur une chaîne non interrompue d'expériences utiles autant qu'intéressantes. Plusieurs fois, depuis ce temps-là, et à des époques très-éloignées, j'ai tenté les mêmes épreuves, et je me suis vu forcé d'y renoncer de nouveau, arrêté par le même obstacle.

§. VIII. Néanmoins cette série d'expériences faites sur le sens de l'ouïe, n'a pas été tout-à-fait inutile. Victor lui est redevable d'entendre distinctement quelques mots d'une seule syllabe, et de distinguer sur-tout, avec beaucoup de précision,

parmi les différentes intonations du langage, celles qui sont l'expression du reproche, de la colère, de la tristesse, du mépris, de l'amitié; alors même que ces divers mouvemens de l'ame ne sont accompagnés d'aucun jeu de la physionomie, ni de ces pantomimes naturelles qui en constituent le caractère extérieur.

§. IX. Affligé plutôt que découragé du peu de succès obtenu sur le sens de l'ouïe, je me déterminai à donner tous mes soins à celui de la vue. Mes premiers travaux l'avoient déjà beaucoup amélioré, et avoient tellement contribué à lui donner de la fixité et de l'attention, qu'à l'époque de mon premier rapport, mon élève étoit parvenu à distinguer des lettres en métal, et à les placer dans un ordre convenable, pour en former quelques mots. De ce point-là, à la perception distincte des signes écrits et au mécanisme même de l'écriture, il y avoit bien loin encore; mais heureusement toutes ces difficultés se trouvoient en quelque sorte sur le même plan; aussi furent-elles facilement surmontées. Au bout de quelques mois, mon élève savoit lire et écrire passablement une série de mots, dont plusieurs différoient assez peu entre eux, pour être aisément confondus par un œil inattentif. Mais

cette lecture étoit toute intuitive ; Victor lisoit les mots sans les prononcer, et sans en connoître même la signification. Pour peu que l'on fasse attention à ce mode de lecture, le seul qui fût praticable envers un être de cette nature, on ne manquera pas de me demander, comment j'étois sûr que des mots non prononcés, et auxquels il n'attachoit encore aucun sens, étoient lus assez distinctement, pour n'être pas confondus les uns avec les autres. Rien de si simple cependant que le procédé que j'employois pour en avoir la certitude. Tous les mots soumis à la lecture étoient également écrits sur deux tableaux; j'en prenois un, et faisois tenir l'autre à Victor; puis parcourant successivement, avec le bout du doigt, tous les mots contenus dans celui des deux tableaux que j'avois entre mes mains, j'exigeois qu'il me montrât, dans l'autre tableau, le double de chaque mot que je lui désignois. J'avois eu soin de suivre un ordre tout-à-fait différent dans l'arrangement de ces mots, de telle sorte que la place que l'un d'eux occupoit dans un tableau, ne donnât aucun indice de celle que son pareil tenoit dans l'autre. De là, la nécessité d'étudier en quelque sorte la physionomie particulière de tous ces signes, pour les reconnoître du premier coup-d'œil.

§. X. Lorsque l'élève, trompé par l'apparence d'un mot, le désignoit à la place d'un autre, je lui faisois rectifier son erreur, sans la lui indiquer, mais seulement en l'engageant à épeler. Épeler étoit pour nous, comparer intuitivement, et l'une après l'autre, toutes les lettres qui entrent dans la composition de deux mots. Cet examen, véritablement analytique, se faisoit d'une manière très-rapide ; je touchois, avec l'extrémité d'un poinçon, la première lettre d'un des deux mots qu'il falloit comparer; Victor en faisoit autant sur la première lettre de l'autre mot; nous passions de même à la seconde; et nous continueions ainsi, jusqu'à ce que Victor, cherchant toujours à trouver dans son mot les lettres que je lui montrois dans le mien, parvînt à rencontrer celle qui commençoit à établir la différence des deux mots.

§. XI. Bientôt il ne fut plus nécessaire de recourir à un examen aussi détaillé pour lui faire rectifier ses méprises. Il me suffisoit alors de fixer un instant ses yeux sur le mot qu'il prenoit pour un autre, pour lui en faire sentir la différence : et je puis dire que l'erreur étoit réparée presque aussitôt qu'indiquée. Ainsi fut exercé et perfectionné ce sens important, dont l'insignifiante mobilité avoit fait

échouer les premières tentatives qu'on avoit faites pour le fixer, et fait naître les premiers soupçons d'idiotisme.

§. XII. Ayant ainsi terminé l'éducation du sens de la vue, je m'occupai de celle du toucher. Quoique éloigné de partager l'opinion de Buffon et de Condillac, sur le rôle important qu'ils font jouer à ce sens, je ne regardai pas comme perdus, les soins que je pouvois donner au toucher, ni sans intérêt, les observations que pouvoit me fournir le développement de ce sens. On a vu, dans mon premier mémoire, que cet organe, primitivement borné à la mécanique appréhension des corps, avoit dû à l'effet puissant des bains chauds le recouvrement de quelques-unes de ses facultés, celle entre autres de percevoir le froid et le chaud, le rude et le poli des corps. Mais si l'on fait attention à la nature de ces deux espèces de sensations, on verra qu'elles sont communes à la peau qui recouvre toutes nos parties. L'organe du toucher n'ayant fait que recevoir sa part de la sensibilité que j'avois réveillée dans tout le système cutané, ne percevoit jusque-là que comme une portion de ce système, puisqu'il n'en différoit par aucune fonction qui lui fût particulière.

§. XIII. Mes premières expériences confirmèrent la justesse de cet aperçu. Je mis au fond d'un vase opaque, dont l'embouchure pouvoit à peine permettre l'introduction du bras, des marrons cuits encore chauds, et des marrons de la même grosseur, à-peu-près, mais crus et froids. Une des mains de mon élève étoit dans le vase, et l'autre dehors, ouverte sur ses genoux. Je mis sur celle-ci un marron chaud, et demandai à Victor de m'en retirer un pareil du fond du vase; il me l'amena en effet. Je lui en présentai un froid; celui qu'il retira de l'intérieur du vase le fut aussi. Je répétai plusieurs fois cette expérience, et toujours avec le même succès. Il n'en fut pas de même, lorsqu'au lieu de faire comparer à l'élève la température des corps, je voulus, par le même moyen d'exploration, le faire juger de leur configuration. Là, commençoient les fonctions exclusives du tact, et ce sens étoit encore neuf. Je mis dans le vase des châtaignes et des glands, et lorsqu'en présentant l'un ou l'autre de ces fruits à Victor, je voulus exiger de lui qu'il m'en amenât un pareil du fond du vase, ce fut un gland pour une châtaigne, ou une châtaigne pour un gland. Il falloit donc mettre ce sens, comme tous les autres, dans

l'exercice de ses fonctions, et y procéder dans le même ordre. A cet effet, je l'exerçai à comparer des corps très-disparates entre eux, non-seulement par leur forme, mais encore par leur volume, comme une pierre et un marron, un sou et une clef. Ce ne fut pas sans peine que je réussis à faire distinguer ces objets par le tact. Dès qu'ils cessèrent d'être confondus, je les remplaçai par d'autres moins dissemblables, comme une pomme, une noix et de petits cailloux. Je soumis ensuite, à cet examen manuel, les marrons et les glands, et cette comparaison ne fut plus qu'un jeu pour l'élève. J'en vins au point de lui faire distinguer, de la même manière, les lettres en métal les plus analogues par leurs formes, telles que le B et l'R, l'I et le J, le C et le G.

§. XIV. Cette espèce d'exercice, dont je ne m'étois pas promis, ainsi que je l'ai déjà dit, beaucoup de succès, ne contribua pas peu néanmoins à augmenter la susceptibilité d'attention de notre jeune élève. J'ai eu occasion dans la suite de voir sa foible intelligence aux prises avec des difficultés bien plus embarrassantes, et jamais je ne l'ai vu prendre cet air sérieux, calme et méditatif, qui se répandoit sur tous les traits de sa physionomie,

lorsqu'il s'agissoit de décider de la différence de forme des corps soumis à l'examen du toucher.

§. XV. Restoit à m'occuper des sens du goût et de l'odorat. Ce dernier étoit d'une délicatesse qui le mettoit au-dessus de tout perfectionnement. On sait que long-temps après son entrée dans la société, ce jeune sauvage conservoit encore l'habitude de flairer tout ce qu'on lui présentoit, et même les corps que nous regardons comme inodores. Dans les promenades à la campagne, que je faisois souvent avec lui, pendant les premiers mois de son séjour à Paris, je l'ai vu maintes fois s'arrêter, se détourner même, pour ramasser des cailloux, des morceaux de bois desséchés, qu'il ne rejetoit qu'après les avoir fréquemment portés à son nez, et souvent avec tous les témoignages extérieurs d'une véritable satisfaction. Un soir, qu'il s'étoit égaré dans la rue d'Enfer, et qu'il ne fut retrouvé qu'à l'entrée de la nuit, par sa gouvernante, ce ne fut qu'après lui avoir flairé les mains et les bras à deux ou trois reprises, qu'il se décida à la suivre, et qu'il laissa éclater la joie qu'il éprouvoit de l'avoir retrouvée. La civilisation ne pouvoit donc rien ajouter à la délicatesse de l'odorat. Beaucoup plus lié d'ailleurs à l'exercice

des fonctions digestives qu'au développement des facultés intellectuelles, il se trouvoit, par cette raison, hors de mon plan d'instruction. — Il semble que, rattaché en général aux mêmes usages, le sens du goût, comme celui de l'odorat, devoit être également étranger à mon but. Je ne le pensai point ainsi; et considérant le sens du goût, non sous le point de vue des fonctions très-limitées que lui a assignées la nature, mais sous le rapport des jouissances aussi variées que nombreuses dont la civilisation l'a rendu l'organe, il dut me paroître avantageux de le développer, ou plutôt de le pervertir. Je crois inutile d'énumérer, ici, tous les expédiens auxquels j'eus recours, pour atteindre à ce but, et au moyen desquels, je parvins en très-peu de temps à éveiller le goût de notre sauvage, pour une foule de mets qu'il avoit jusqu'alors constamment dédaignés. Néanmoins, au milieu des nouvelles acquisitions de ce sens, Victor ne témoigna aucune de ces préférences avides, qui constituent la gourmandise. Bien différent de ces hommes qu'on a nommés sauvages, et qui, dans un demi-degré de civilisation, présentent tous les vices des grandes sociétés, sans en offrir les avantages, Victor, en s'habituant à de nouveaux mets, est resté indifférent

à la boisson des liqueurs fortes ; et cette indifférence s'est changée en aversion, à la suite d'une méprise, dont l'effet et les circonstances méritent peut-être d'être rapportées. Victor dînoit avec moi en ville. A la fin du repas, il prit de son propre mouvement une carafe qui contenoit une liqueur des plus fortes, mais qui, n'ayant ni couleur ni odeur, ressembloit parfaitement à de l'eau. Notre sauvage la prit pour telle, s'en versa un demi-verre, et, pressé sans doute par la soif, en avala brusquement près de la moitié, avant que l'ardeur, produite dans l'estomac par ce liquide, l'avertît de la méprise. Mais, rejetant tout-à-coup le verre et la liqueur, il se lève furieux, ne fait qu'un saut de sa place à la porte de la chambre, et se met à hurler et à courir dans les corridors et l'escalier de la maison, revenant sans cesse sur ses pas, pour recommencer le même circuit ; semblable à un animal profondément blessé, qui cherche, dans la rapidité de sa course, non pas, comme le disent les poëtes, à fuir le trait qui le déchire, mais à distraire, par de grands mouvemens, une douleur, au soulagement de laquelle, il ne peut appeler, comme l'homme, une main bienfaisante.

§. XVI.

§. XVI. Cependant, malgré son aversion pour les liqueurs, Victor a pris quelque goût pour le vin, sans qu'il paroisse néanmoins en sentir vivement la privation, quand on ne lui en donne pas. Je crois même qu'il a toujours conservé pour l'eau une préférence marquée. La manière dont il la boit semble annoncer qu'il y trouve un plaisir des plus vifs, mais qui tient sans doute à quelque autre cause qu'aux jouissances de l'organe du goût. Presque toujours à la fin de son dîner, alors même qu'il n'est plus pressé par la soif, on le voit, avec l'air d'un gourmet qui apprête son verre pour une liqueur exquise, remplir le sien d'eau pure, la prendre par gorgées et l'avaler goutte à goutte. Mais ce qui ajoute beaucoup d'intérêt à cette scène, c'est le lieu où elle se passe. C'est près de la fenêtre, debout, les yeux tournés vers la campagne, que vient se placer notre buveur; comme si, dans ce moment de délectation, cet enfant de la nature cherchoit à réunir les deux uniques biens qui aient survécu à la perte de sa liberté, la boisson d'une eau limpide et la vue du soleil et de la campagne.

§. XVII. Ainsi s'opéra le perfectionnement des sens. Tous, à l'exception de celui de l'ouïe, sortant de leur longue hébétude, s'ouvrirent à des

perceptions nouvelles, et portèrent dans l'ame du jeune sauvage une foule d'idées jusqu'alors inconnues. Mais ces idées ne laissoient, dans son cerveau, qu'une trace fugitive; pour les y fixer, il falloit y graver leurs signes respectifs, ou, pour mieux dire, la valeur de ces signes. Victor les connoissoit déjà, parce que j'avois fait marcher de front la perception des objets et de leurs qualités sensibles, avec la lecture des mots qui les représentoient, sans chercher néanmoins à en déterminer le sens. Victor, instruit à distinguer par le toucher un corps rond d'avec un corps aplati; par les yeux, du papier rouge d'avec du papier blanc; par le goût, une liqueur acide d'une liqueur douce; avoit en même temps appris à distinguer, les uns des autres, les noms qui expriment ces différentes perceptions, mais sans connoître la valeur représentative de ces signes. Cette connoissance, n'étant plus du domaine des sens externes, il falloit recourir aux facultés de l'esprit, et lui demander compte, si je puis m'exprimer ainsi, des idées que lui avoient fournies ces sens. C'est ce qui devint l'objet d'une nouvelle branche d'expériences, qui font la matière de la série suivante.

II.e SÉRIE.

Développement des Fonctions intellectuelles.

§. XVIII. QUOIQUE présentés à part, les faits dont se compose la série que nous venons de parcourir, se lient, sous beaucoup de rapports, à ceux qui vont faire la matière de celle-ci. Car telle est, MONSEIGNEUR, la connexion intime qui unit l'homme physique à l'homme intellectuel, que, quoique leurs domaines respectifs paroissent et soient en effet très-distincts, tout se confond dans les limites par lesquelles s'entre-touchent ces deux ordres de fonctions. Leur développement est simultané, et leur influence réciproque. Ainsi, pendant que je bornois mes efforts à mettre en exercice les sens de notre Sauvage, l'esprit prenoit sa part des soins exclusivement donnés à l'éducation de ces organes, et suivoit le même ordre de développement. On conçoit en effet qu'en instruisant les sens à percevoir et à distinguer de nouveaux objets, je forçois l'attention à s'y arrêter, le jugement à les comparer, et la mémoire à les retenir. Ainsi rien n'étoit indifférent dans ces exercices; tout alloit à l'esprit; tout mettoit en jeu les

facultés de l'intelligence, et les préparoit au grand œuvre de la communication des idées. Déjà je m'étois assuré qu'elle étoit possible, en obtenant de l'élève qu'il désignât l'objet de ses besoins, au moyen de lettres arrangées de manière à donner le mot de la chose qu'il desiroit. J'ai rendu compte, dans mon opuscule sur cet enfant, de ce premier pas fait dans la connoissance des signes écrits; et je n'ai pas craint de le signaler comme une époque importante de son éducation, comme le succès le plus doux et le plus brillant qu'on ait jamais obtenu sur un être tombé, comme celui-ci, dans le dernier degré de l'abrutissement. Mais des observations subséquentes, en m'éclairant sur la nature de ce résultat, vinrent bientôt affoiblir les espérances que j'en avois conçues. Je remarquai que Victor, au lieu de reproduire certains mots avec lesquels je l'avois familiarisé, pour demander les objets qu'ils exprimoient, et manifester le desir ou le besoin qu'il en éprouvoit, n'y avoit recours que dans certains momens, et toujours à la vue de l'objet desiré. Ainsi, par exemple, quelque vif que fût son goût pour le lait, ce n'étoit qu'au moment où il avoit coutume d'en prendre, et à l'instant même où il voyoit qu'on alloit lui en présenter, que le

mot de cet aliment préféré étoit émis, ou plutôt formé selon la manière convenue. Pour éclaircir le soupçon que m'inspira cette sorte de réserve, j'essayai de retarder l'heure de son déjeûner, et ce fut en vain que j'attendis de l'élève la manifestation écrite de ses besoins, quoique devenus plus urgens. Ce ne fut que lorsque la tasse parut, que le mot *lait* fut formé. J'eus recours à une autre épreuve ; au milieu de son déjeûner, et sans donner à ce procédé aucune apparence de châtiment, j'enlevai la tasse qui contenoit le lait, et l'enfermai dans une armoire. Si le mot *lait* eût été pour Victor le signe distinct de la chose et l'expression du besoin qu'il en avoit, nul doute qu'après cette privation subite, le besoin continuant à se faire sentir, le mot *lait* n'eût été de suite reproduit. Il ne le fut point ; et j'en conclus que la formation de ce signe, au lieu d'être pour l'élève l'expression de ses besoins, n'étoit qu'une sorte d'exercice préliminaire, dont il faisoit machinalement précéder la satisfaction de ses appétits. Il falloit donc revenir sur nos pas et travailler sur de nouveaux frais. Je m'y résignai courageusement, persuadé que si je n'avois pas été compris par mon élève, la faute en étoit à moi plutôt qu'à lui. En réfléchissant, en effet, sur les

causes qui pouvoient donner lieu à cette acception défectueuse des signes écrits, je reconnus n'avoir pas apporté, dans ces premiers exemples de l'énonciation des idées, l'extrême simplicité que j'avois mise dans le début de mes autres moyens d'instruction, et qui en avoit assuré le succès. Ainsi, quoique le mot *lait* ne soit pour nous qu'un signe simple, il pouvoit être pour Victor l'expression confuse de ce liquide alimentaire, du vase qui le contenoit, et du desir dont il étoit l'objet.

§. XIX. Plusieurs autres signes avec lesquels je l'avois familiarisé, présentoient, quant à leur application, le même défaut de précision. Un vice encore plus notable tenoit à notre procédé d'énonciation. Elle se faisoit, comme je l'ai déjà dit, en disposant sur une même ligne et dans un ordre convenable, des lettres métalliques, de manière à donner le nom de chaque objet. Mais ce rapport qui existoit entre la chose et le mot, n'étoit point assez immédiat pour être complètement saisi par l'élève. Il falloit, pour faire disparoître cette difficulté, établir entre chaque objet et son signe, une liaison plus directe et une sorte d'identité qui les fixât simultanément dans la mémoire; il falloit encore que les objets admis les premiers à cette

nouvelle méthode d'énonciation, fussent réduits à leur plus grande simplicité, afin que leurs signes ne pussent porter, en aucune manière, sur leurs accessoires. En conséquence de ce plan, je disposai sur les tablettes d'une bibliothèque, plusieurs objets simples, tels qu'une plume, une clef, un couteau, une boîte, &c., placés immédiatement sur une carte où étoit tracé leur nom. Ces noms n'étoient pas nouveaux pour l'élève; il les connoissoit déjà, et avoit appris à les distinguer les uns des autres, d'après le mode de lecture que j'ai indiqué plus haut.

§. XX. Il ne s'agissoit donc plus que de familiariser ses yeux avec l'apposition respective de chacun de ces noms au-dessous de l'objet qu'il représentoit. Cette disposition fut bientôt saisie; et j'en eus la preuve, lorsque, déplaçant tous ces objets, et replaçant d'abord les étiquettes dans un autre ordre, je vis l'élève remettre soigneusement chaque chose sur son nom. Je diversifiai mes épreuves; et cette diversité me donna lieu de faire plusieurs observations relatives au degré d'impression, que faisoit, sur le sensorium de notre Sauvage, l'image de ces signes écrits. Ainsi, lorsque laissant tous ces objets dans l'un des coins de la chambre, et emportant dans un autre toutes les étiquettes,

je voulois, en les montrant successivement à Victor, l'engager à m'aller querir chaque objet dont je lui montrois le mot écrit, il falloit, pour qu'il pût m'apporter la chose, qu'il ne perdît pas de vue, un seul instant, les caractères qui servoient à la désigner. S'il s'éloignoit assez pour ne plus être à portée de lire l'étiquette ; si, après la lui avoir bien montrée, je la couvrois de ma main ; aussitôt l'image du mot échappoit à l'élève, qui, prenant un air d'inquiétude et d'anxiété, saisissoit au hasard le premier objet qui lui tomboit sous la main.

§. XXI. Le résultat de cette expérience étoit peu encourageant, et m'eût en effet complétement découragé, si je ne me fusse aperçu, en la répétant fréquemment, que la durée de l'impression devenoit insensiblement beaucoup moins courte dans le cerveau de mon élève. Bientôt il ne lui fallut plus que jeter rapidement les yeux sur le mot que je lui désignois, pour aller, sans hâte comme sans méprise, me chercher l'objet demandé. Au bout de quelque temps, je pus faire l'expérience plus en grand, en l'envoyant de mon appartement dans sa chambre, pour y chercher de même un objet quelconque dont je lui montrois le nom. La durée de la perception se trouva d'abord beaucoup plus courte

que la durée du trajet; mais Victor, par un acte d'intelligence bien digne de remarque, chercha et trouva dans l'agilité de ses jambes un moyen sûr de rendre la durée de l'impression plus longue que celle de la course. Dès qu'il avoit bien lu, il partoit comme un trait; et je le voyois revenir, un instant après, tenant à la main l'objet demandé. Plus d'une fois cependant, le souvenir du mot lui échappoit en chemin; je l'entendois alors s'arrêter dans sa course, et reprendre le chemin de mon appartement, où il arrivoit d'un air timide et confus. Quelquefois il lui suffisoit de jeter les yeux sur la collection entière des noms, pour reconnoître et retenir celui qui lui étoit échappé; d'autres fois, l'image du nom s'étoit tellement effacée de sa mémoire, qu'il falloit que je le lui montrasse de nouveau: ce qu'il exigeoit de moi, en prenant ma main et me faisant promener mon doigt indicateur sur toute cette série de noms, jusqu'à ce que je lui eusse désigné celui qu'il avoit oublié.

§. XXII. Cet exercice fut suivi d'un autre, qui, offrant plus de travail à la mémoire, contribua plus puissamment à la développer. Jusque-là je m'étois borné à demander un seul objet à-la-fois; j'en demandai d'abord deux, puis trois, et puis ensuite

quatre, en désignant un pareil nombre de signes à l'élève, qui, sentant la difficulté de les retenir tous, ne cessoit de les parcourir avec une attention avide, jusqu'à ce que je les dérobasse tout-à-fait à ses yeux. Dès-lors, plus de délai ni d'incertitude; il prenoit à la hâte le chemin de sa chambre, d'où il rapportoit les objets demandés. Arrivé chez moi, son premier soin, avant de me les donner, étoit de reporter avec vivacité ses yeux sur la liste, de la confronter avec les objets dont il étoit porteur, et qu'il ne me remettoit qu'après s'être assuré, par cette épreuve, qu'il n'y avoit ni omission ni méprise. Cette dernière expérience donna d'abord des résultats très-variables; mais à la fin, les difficultés qu'elle présentoit, furent surmontées à leur tour. L'élève, alors sûr de sa mémoire, dédaignant l'avantage que lui donnoit l'agilité de ses jambes, se livroit paisiblement à cet exercice, s'arrêtoit souvent dans le corridor, mettoit la tête à la fenêtre qui est à l'une des extrémités, saluoit, de quelques cris aigus, le spectacle de la campagne, qui se déploie de ce côté dans un magnifique lointain, reprenoit le chemin de sa chambre, y faisoit sa petite cargaison, renouveloit son hommage aux beautés toujours regrettées de la nature,

et rentroit chez moi bien assuré de l'exactitude de son message.

§. XXIII. C'est ainsi que, rétablie dans toute la latitude de ses fonctions, la mémoire parvint à retenir les signes de la pensée, tandis que, d'un autre côté, l'intelligence en saisissoit toute la valeur. Telle fut du moins la conclusion que je crus devoir tirer des faits précédens, lorsque je vis Victor se servir à chaque instant, soit dans nos exercices, soit spontanément, des différens mots dont je lui avois appris le sens, nous demander les divers objets dont ils étoient la représentation, montrant ou donnant la chose lorsqu'on lui faisoit lire le mot, ou indiquant le mot lorsqu'on lui présentoit la chose. Qui pourroit croire que cette double épreuve ne fût pas plus que suffisante pour m'assurer qu'à la fin j'étois arrivé au point pour lequel il m'avoit fallu retourner sur mes pas et faire un si grand détour ! ce qui m'arriva à cette époque me fit croire, un moment, que j'en étois plus éloigné que jamais.

§. XXIV. Un jour que j'avois amené Victor chez moi, et que je l'envoyois, comme de coutume, me querir dans sa chambre plusieurs objets que je lui désignois sur son catalogue, je m'avisai de fermer ma porte à double tour, et de retirer la

clef de la serrure, sans qu'il s'en aperçût. Cela fait, je revins dans mon cabinet, où il étoit, et déroulant son catalogue, je lui demandai quelques-uns des objets dont les noms s'y trouvoient écrits, avec l'attention de n'en désigner aucun, qui ne fût pareillement dans mon appartement. Il partit de suite; mais ayant trouvé la porte fermée, et cherché vainement la clef de tous côtés, il vint auprès de moi, prit ma main, et me conduisit jusqu'à la porte d'entrée, comme pour me faire voir qu'elle ne pouvoit s'ouvrir. Je feignis d'en être surpris, de chercher la clef par-tout, et même de me donner beaucoup de mouvement pour ouvrir la porte de force; enfin, renonçant à ces vaines tentatives, je ramenai Victor dans mon cabinet, et lui montrant de nouveau les mêmes mots, je l'invitai, par signes, à voir autour de lui s'il ne se présenteroit point de pareils objets. Les mots désignés étoient bâton, soufflet, brosse, verre, couteau. Tous ces objets se trouvoient placés isolément dans mon cabinet, mais de manière cependant à être facilement aperçus, Victor les vit, et ne toucha à aucun. Je ne réussis pas mieux à les lui faire reconnoître en les rassemblant sur une table, et ce fut inutilement que je les demandai l'un après l'autre,

en lui en montrant successivement les noms. Je pris un autre moyen : je découpai avec des ciseaux les noms des objets, qui, convertis ainsi en de simples étiquettes, furent mis dans les mains de Victor; et le ramenant par-là aux premiers essais de ce procédé, je l'engageai à mettre sur chaque chose le nom qui servoit à la désigner. Ce fut en vain; et j'eus l'inexprimable déplaisir de voir mon élève méconnoître tous ces objets, ou plutôt les rapports qui les lioient à leurs signes, et, avec un air stupéfait qui ne peut se décrire, promener ses regards insignifians sur tous ces caractères, redevenus pour lui inintelligibles. Je me sentois défaillir d'impatience et de découragement. J'allai m'asseoir à l'extrémité de la chambre, et considérant avec amertume cet être infortuné, que la bizarrerie de son sort réduisoit à la triste alternative, ou d'être relégué, comme un véritable idiot, dans quelques-uns de nos hospices, ou d'acheter, par des peines inouies, un peu d'instruction inutile encore à son bonheur, « Malheureux, » lui dis-je, comme s'il eût pu m'entendre, et avec un véritable serrement de cœur, « puisque mes peines sont perdues, et tes efforts » infructueux, reprends, avec le chemin de tes » forêts, le goût de ta vie primitive; ou, si tes

» nouveaux besoins te mettent dans la dépendance
» de la société, expie le malheur de lui être inutile,
» et va mourir à Bicêtre, de misère et d'ennui. » Si j'avois moins connu la portée de l'intelligence de mon élève, j'aurois pu croire que j'avois été pleinement compris; car à peine eus-je achevé ces mots, que je vis, comme cela arrive dans ses chagrins les plus vifs, sa poitrine se soulever avec bruit, ses yeux se fermer, et un ruisseau de larmes s'échapper à travers ses paupières rapprochées.

§. XXV. J'avois souvent remarqué que de pareilles émotions, quand elles alloient jusqu'aux larmes, formoient une espèce de crise salutaire, qui développoit subitement l'intelligence, et la rendoit apte à surmonter, immédiatement après, telle difficulté qui avoit paru insurmontable quelques instans auparavant. J'avois aussi observé que si, dans le fort de cette émotion, je quittois tout-à-coup le ton des reproches, pour y substituer des manières caressantes et quelques mots d'amitié et d'encouragement, j'obtenois alors un surcroît d'émotion, qui doubloit l'effet que j'en attendois. L'occasion étoit favorable, et je me hâtai d'en profiter. Je me rapprochai de Victor; je lui fis entendre des paroles affectueuses, que je prononçai

dans des termes propres à lui en faire saisir le sens, et que j'accompagnai de témoignages d'amitié plus intelligibles encore. Ses pleurs redoublèrent, accompagnés de soupirs et de sanglots; tandis que redoublant moi-même de caresses, je portois l'émotion au plus haut point, et faisois, si je puis m'exprimer ainsi, frémir jusqu'à la dernière fibre sensible de l'homme moral. Quand tout cet excitement fut entièrement calmé, je replaçai les mêmes objets sous les yeux de Victor, et l'engageai à me les désigner l'un après l'autre, à fur et mesure que je lui en montrai successivement les noms. Je commençai par lui demander le livre; il le regarda d'abord assez long-temps, fit un mouvement pour y porter la main, en cherchant à surprendre, dans mes yeux, quelques signes d'approbation ou d'improbation, qui fixât ses incertitudes. Je me tins sur mes gardes, et ma physionomie fut muette. Réduit donc à son propre jugement, il en conclut que ce n'étoit point là l'objet demandé, et ses yeux allèrent cherchant de tous côtés dans la chambre, ne s'arrêtant cependant que sur les livres qui étoient disséminés sur la table et la cheminée. Cette espèce de revue fut pour moi un trait de lumière. J'ouvris de suite une armoire qui étoit pleine de livres, et

j'en tirai une douzaine, parmi lesquels j'eus l'attention d'en faire entrer un, qui ne pouvoit qu'être exactement semblable à celui que Victor avoit laissé dans sa chambre, puisque c'étoit un volume du même ouvrage : le voir, y porter brusquement la main, me le présenter d'un air radieux, ne fut pour Victor que l'affaire d'un moment.

§. XXVI. Je bornai là cette épreuve; le résultat suffisoit pour me redonner des espérances que j'avois trop légèrement abandonnées, et pour m'éclairer sur la nature des difficultés qu'avoit fait naître cette expérience. Il étoit évident que mon élève, loin d'avoir conçu une fausse idée de la valeur des signes, en faisoit seulement une application trop rigoureuse. Il avoit pris mes leçons à la lettre; et de ce que je m'étois borné à lui donner la nomenclature des objets contenus dans sa chambre, il s'étoit persuadé que ces objets étoient les seuls auxquels elle fût applicable. Ainsi, tout livre qui n'étoit pas celui qu'il avoit dans sa chambre, n'étoit pas un livre pour Victor; et pour qu'il pût se décider à lui donner le même nom, il falloit qu'une ressemblance parfaite établît entre l'un et l'autre une identité visible. Bien différent, dans l'application des mots, des enfans qui, commençant à parler, donnent aux noms

individuels

individuels la valeur des noms génériques, il se bornoit à prendre les noms génériques dans le sens restreint des noms individuels. D'où pouvoit venir cette étrange différence? elle tenoit, si je ne me trompe, à une sagacité d'observation visuelle, résultat nécessaire de l'éducation particulière donnée au sens de la vue. J'avois tellement exercé cet organe à saisir, par des comparaisons analytiques, les qualités apparentes des corps et leurs différences de dimension, de couleur, de conformation, qu'entre deux corps identiques, il se trouvoit toujours, pour des yeux ainsi exercés, quelques points de dissemblance, qui faisoient croire à une différence essentielle. L'origine de l'erreur, ainsi déterminée, il devenoit facile d'y remédier; c'étoit d'établir l'identité des objets, en démontrant à l'élève l'identité de leurs usages ou de leurs propriétés; c'étoit de lui faire voir quelles qualités communes valent le même nom à des choses en apparence différentes; en un mot, il s'agissoit de lui apprendre à considérer les objets non plus sous le rapport de leur différence, mais d'après leurs points de contact.

§. XXVII. Cette nouvelle étude fut une espèce d'introduction à l'art des rapprochemens. L'élève s'y livra d'abord avec si peu de réserve, qu'il pensa

s'égarer de nouveau, en attachant la même idée, et donnant le même nom à des objets qui n'avoient d'autres rapports entre eux que l'analogie de leurs formes ou de leurs usages. C'est ainsi que sous le nom de livre, il désigna indistinctement une main de papier, un cahier, un journal, un registre, une brochure; que tout morceau de bois étroit et long fut appelé bâton; que tantôt il donnoit le nom de brosse au balai, et celui de balai à la brosse; et que bientôt, si je n'avois réprimé cet abus des rapprochemens, j'aurois vu Victor se borner à l'usage d'un petit nombre de signes, qu'il eût appliqués, sans distinction, à une foule d'objets tout-à-fait différens, et qui n'ont de commun entre eux que quelques-unes des qualités ou propriétés générales des corps.

§. XXVIII. Au milieu de ces méprises, ou plutôt de ces oscillations d'une intelligence tendant sans cesse au repos, et sans cesse mue par des moyens artificiels, je crus voir se développer une de ces facultés caractéristiques de l'homme, et de l'homme pensant, la faculté d'inventer. En considérant les choses sous le point de vue de leur analogie ou de leurs qualités communes, Victor en conclut que, puisqu'il y avoit entre divers objets,

ressemblance de formes, il devoit y avoir, dans quelques circonstances, identité d'usage et de fonctions. Sans doute la conséquence étoit un peu hasardée : mais elle donnoit lieu à des jugemens qui, lors même qu'ils se trouvoient évidemment défectueux, devenoient pour lui autant de nouveaux moyens d'instruction. Je me souviens qu'un jour, où je lui demandai par écrit un couteau, il se contenta, après en avoir cherché un pendant quelque temps, de me présenter un rasoir qu'il alla querir dans une chambre voisine. Je feignis de m'en accommoder ; et quand sa leçon fut finie, je lui donnai à goûter, comme à l'ordinaire, et j'exigeai qu'il coupât son pain, au lieu de le diviser avec ses doigts, selon son usage. A cet effet, je lui rendis le rasoir qu'il m'avoit donné sous le nom de couteau. Il se montra conséquent, et voulut en faire le même usage ; mais le peu de fixité de la lame l'en empêcha. Je ne crus pas la leçon complète; je pris le rasoir et le fis servir, en la présence même de Victor, à son véritable usage. Dès-lors cet instrument n'étoit plus et ne devoit plus être à ses yeux un couteau. Il me tardoit de m'en assurer. Je repris son cahier, je montrai le mot couteau, et l'élève me montra de suite celui

qu'il tenoit dans sa main, et que je lui avois donné à l'instant où il n'avoit pu se servir du rasoir. Pour que ce résultat fût complet, il me restoit à faire la contre-épreuve; il falloit que, mettant le cahier entre les mains de l'élève, et touchant de mon côté le rasoir, Victor ne m'indiquât aucun mot, attendu qu'il ignoroit encore celui de cet instrument : c'est aussi ce qui arriva.

§. XXIX. D'autres fois, les remplacemens dont il s'avisoit supposoient des rapprochemens comparatifs beaucoup plus bizarres. Je me rappelle que dînant un jour en ville, et voulant recevoir une cuillerée de lentilles qu'on lui présentoit, au moment où il n'y avoit plus d'assiettes ni de plats sur la table, il s'avisa d'aller prendre sur la cheminée, et d'avancer, ainsi qu'il l'eût fait d'une assiette, un petit dessin sous verre, de forme circulaire, entouré d'un cadre dont le rebord uni et saillant ne ressembloit pas mal à celui d'une assiette.

§. XXX. Mais très-souvent ses expédiens étoient plus heureux, mieux trouvés, et méritoient, à plus juste titre, le nom d'invention. Je ne crains pas de donner ce nom à la manière dont il se pourvut un jour d'un porte-crayon. Une seule fois, dans mon cabinet, je lui avois fait faire usage

de cet instrument, pour fixer un petit morceau de craie qu'il ne pouvoit tenir du bout de ses doigts. Peu de jours après, la même difficulté se présenta; mais Victor étoit dans sa chambre, et il n'avoit pas là de porte-crayon pour tenir sa craie. Je le donne à l'homme le plus industrieux et le plus inventif, de dire ou plutôt de faire ce qu'il fit pour s'en procurer un. Il prit un ustensile de rôtisseur, employé dans les bonnes cuisines, autant que superflu dans celle d'un pauvre sauvage, et qui, pour cette raison, restoit oublié et rongé de rouille au fond d'une petite armoire, une lardoire enfin. Tel fut l'instrument qu'il prit pour remplacer celui qui lui manquoit, et qu'il sut, par une seconde inspiration d'une imagination vraiment créatrice, convertir en un véritable porte-crayon, en remplaçant les coulans par quelques tours de fil. Pardonnez, Monseigneur, l'importance que je mets à ce fait. Il faut avoir éprouvé toutes les angoisses d'une instruction aussi lente et aussi pénible; il faut avoir suivi et dirigé cet homme-plante dans ses laborieux développemens, depuis le premier acte de l'attention, jusqu'à cette première étincelle de l'imagination, pour se faire une idée de la joie que j'en ressentis, et me trouver pardonnable de

produire encore en ce moment, avec une sorte d'ostentation, un fait aussi simple et aussi ordinaire. Ce qui ajoutoit encore à l'importance de ce résultat, considéré comme une preuve du mieux actuel, et comme une garantie d'une amélioration future, c'est qu'au lieu de se présenter avec un isolement qui eût pu le faire regarder comme accidentel, il se groupoit avec une foule d'autres, moins piquans sans doute, mais qui, venus à la même époque et émanés évidemment de la même source, s'offroient aux yeux d'un observateur attentif, comme des résultats divers d'une impulsion générale. Il est en effet digne de remarque que, dès ce moment, disparurent spontanément une foule d'habitudes routinières que l'élève avoit contractées dans sa manière de vaquer aux petites occupations qu'on lui avoit prescrites. Tout en s'abstenant sévèrement de faire des rapprochemens forcés, et de tirer des conséquences éloignées, on peut du moins, je pense, soupçonner que la nouvelle manière d'envisager les choses, faisant naître l'idée d'en faire de nouvelles applications, dut nécessairement forcer l'élève à sortir du cercle uniforme de ces habitudes en quelque sorte automatiques.

§. XXXI. Bien convaincu enfin que j'avois

complètement établi dans l'esprit de Victor le rapport des objets avec leurs signes, il ne me restoit plus qu'à en augmenter successivement le nombre. Si l'on a bien saisi le procédé par lequel j'étois parvenu à établir la valeur des premiers signes, on aura dû prévoir que ce procédé ne pouvoit s'appliquer qu'aux objets circonscrits et de peu de volume, et qu'on ne pouvoit étiqueter de même un lit, une chambre, un arbre, une personne, ainsi que les parties constituantes et inséparables d'un tout. Je ne trouvai aucune difficulté à faire comprendre le sens de ces nouveaux mots, quoique je ne pusse les lier visiblement aux objets qu'ils représentoient, comme dans les expériences précédentes. Il me suffisoit, pour être compris, d'indiquer du doigt le mot nouveau, et de montrer de l'autre main l'objet auquel le mot se rapportoit. J'eus un peu plus de peine à faire entendre la nomenclature des parties qui entrent dans la composition d'un tout. Ainsi, les mots, doigts, main, avant-bras, ne purent, pendant long-temps, offrir à l'élève aucun sens distinct. Cette confusion dans l'attribution des signes, tenoit évidemment à ce que l'élève n'avoit point encore compris que les parties d'un corps, considérées séparément,

formoient à leur tour des objects distincts, qui avoient leur nom particulier. Pour lui en donner l'idée, je pris un livre relié, j'en arrachai les couvertures, et j'en détachai plusieurs feuillets. A mesure que je donnois à Victor chacune de ces parties séparées, j'en écrivois le nom sur la planche noire; puis reprenant dans sa main ces divers débris, je m'en faisois à mon tour indiquer les noms. Quand ils se furent bien gravés dans sa mémoire, je remis à leur place les parties séparées, et lui en redemandant les noms, il me les désigna comme auparavant; puis, sans lui en présenter aucun en particulier, et lui montrant le livre en totalité, je lui en demandai le nom : il m'indiqua du doigt le mot livre.

§. XXXII. Il n'en fallut pas davantage pour lui rendre familière la nomenclature des diverses parties des corps composés; et pour que, dans les démonstrations que je lui en faisois, il ne confondît pas les noms propres à chacune des parties avec le nom général de l'objet, j'avois soin, en montrant les premières, de les toucher chacune immédiatement, et je me contentois, pour l'application du nom général, d'indiquer la chose vaguement, sans y toucher.

§. XXXIII. De cette démonstration, je passai à celle des qualités des corps. J'entrois ici dans le champ des abstractions, et j'y entrois avec la crainte de ne pouvoir y pénétrer, ou de m'y voir bientôt arrêté par des difficultés insurmontables. Il ne s'en présenta aucune; et ma première démonstration fut saisie d'emblée, quoiqu'elle portât sur l'une des qualités les plus abstraites des corps, celle de l'étendue. Je pris deux livres reliés de même, mais de format différent; l'un étoit un *in-18*, l'autre un *in-8.º*; je touchai le premier; Victor ouvrit son cahier, et désigna du doigt le mot *livre;* je touchai le second, et l'élève indiqua de nouveau le même mot. Je recommençai plusieurs fois, et toujours avec le même résultat. Je pris ensuite le plus petit livre, et le présentant à Victor, je lui fis étendre sa main à plat sur la couverture : elle en étoit presque entièrement couverte; je l'engageai alors à faire la même chose sur le volume *in-8.º*: sa main en couvroit à peine la moitié. Pour qu'il ne pût se méprendre sur mon intention, je lui montrai la partie qui restoit à découvert, et l'engageai à alonger les doigts vers cet endroit : ce qu'il ne put faire sans découvrir une portion égale à celle qu'il recouvroit. Après cette expérience, qui

démontroit à mon élève, d'une manière si palpable, la différence d'étendue de ces deux objets, j'en demandai de nouveau le nom. Victor hésita ; il sentit que le même nom ne pouvoit plus s'appliquer indistinctement à deux choses qu'il venoit de trouver si inégales. C'étoit-là où je l'attendois. J'écrivis alors sur deux cartes le mot *livre*, et j'en déposai une sur chaque livre. J'écrivis ensuite sur une troisième le mot *grand*, et le mot *petit* sur une quatrième ; je les plaçai à côté des premières, l'une sur le volume *in-8.°*, et l'autre sur le volume *in-18*. Après avoir fait remarquer cette disposition à Victor, je repris les étiquettes, les mêlai pendant quelque temps, et les lui donnai ensuite pour être replacées. Elles le furent convenablement.

§. XXXIV. Avois-je été compris ? le sens respectif des mots *grand* et *petit* avoit-il été saisi ? Pour en avoir la certitude et la preuve complète, voici comment je m'y pris. Je me fis apporter deux clous de longueur inégale ; je les fis comparer à-peu-près de la même manière que je l'avois fait pour les livres. Puis ayant écrit sur deux cartes le mot *clou*, je les lui présentai, sans y ajouter les deux adjectifs *grand* et *petit* ; espérant que, si ma leçon précédente avoit été bien saisie, il appliqueroit aux

clous les mêmes signes de grandeur relative qui lui avoient servi à établir la différence de dimension des deux livres. C'est ce qu'il fit avec une promptitude qui rendit la preuve plus concluante encore. Tel fut le procédé par lequel je lui donnai l'idée des qualités d'étendue. Je l'employai avec le même succès pour rendre intelligibles les signes qui représentent les autres qualités sensibles des corps, comme celles de couleur, de pesanteur, de résistance, &c.

§. XXXV. Après l'explication de l'adjectif, vint celle du verbe. Pour le faire comprendre à l'élève, je n'eus qu'à soumettre un objet dont il connoissoit le nom, à plusieurs sortes d'actions que je désignois, à mesure que je les exécutois, par l'infinitif du verbe qui exprime cette action. Je prenois une clef, par exemple ; j'en écrivois le nom sur une planche noire ; puis la *touchant*, la *jetant*, la *ramassant*, la *portant aux lèvres*, la *remettant* à sa place, &c., j'écrivois, en même temps que j'exécutois chacune de ces actions, sur une colonne, à côté du mot *clef*, les verbes *toucher*, *jeter*, *ramasser*, *baiser*, *replacer*, &c. Je substituois ensuite au mot *clef* le nom d'un autre objet, que je soumettois aux mêmes actions, pendant que je

montrois avec le doigt les verbes déjà écrits. Il arrivoit souvent qu'en remplaçant ainsi au hasard un objet par un autre, pour le rendre le régime des mêmes verbes, il y avoit, entre eux et la nature de l'objet, une telle incompatibilité, que l'action demandée devenoit ou bizarre ou impossible. L'embarras où se trouvoit alors l'élève tournoit presque toujours à son avantage, autant qu'à ma propre satisfaction, en nous fournissant, à lui l'occasion d'exercer son discernement, et à moi celle de recueillir de nouvelles preuves de son intelligence. Un jour, par exemple, que, par suite des changemens successifs du régime des verbes, je me trouvois avoir ces étranges associations de mots, *déchirer pierre, couper tasse, manger balai,* il se tira fort bien d'embarras, en changeant les deux actions indiquées par les deux premiers verbes, en deux autres moins incompatibles avec la nature de leur régime. En conséquence, il prit un marteau pour rompre la pierre, et laissa tomber la tasse pour la casser. Parvenu au troisième verbe, et ne pouvant lui trouver de remplaçant, il en chercha un au régime, prit un morceau de pain et le mangea.

§. XXXVI. Réduits à nous traîner pénible-

ment et par des circuits infinis dans l'étude de ces difficultés grammaticales, nous faisions marcher de front, comme un moyen d'instruction auxiliaire et de diversion indispensable, l'exercice de l'écriture. Le début de ce travail m'offrit des difficultés sans nombre auxquelles je m'étois attendu. L'écriture est un exercice d'imitation, et l'imitation étoit à naître chez notre sauvage. Ainsi, lorsque je lui donnai, pour la première fois, un morceau de craie que je disposai convenablement au bout de ses doigts, je ne pus obtenir aucune ligne, aucun trait qui supposât dans l'élève l'intention d'imiter ce qu'il me voyoit faire. Il falloit donc ici rétrograder encore, et chercher à tirer de leur inertie les facultés imitatives, en les soumettant, comme toutes les autres, à une sorte d'éducation graduelle. Je procédai à l'exécution de ce plan, en exerçant Victor à des actes d'une imitation grossière, comme de lever les bras, d'avancer le pied, de s'asseoir, de se lever en même temps que moi, puis d'ouvrir la main, de la fermer, et de répéter avec ses doigts une foule de mouvemens d'abord simples, puis combinés, que j'exécutois devant lui. J'armai ensuite sa main, de même que la mienne, d'une longue baguette taillée en pointe, que je lui faisois

tenir comme une plume à écrire, dans la double intention de donner plus de force et d'aplomb à ses doigts, par la difficulté de tenir en équilibre ce simulacre de plume, et de lui rendre visibles et par conséquent susceptibles d'imitation jusques aux moindres mouvemens de la baguette.

§. XXXVII. Ainsi disposés par des exercices préliminaires, nous nous mîmes à la planche noire, munis chacun d'un morceau de craie; et plaçant nos deux mains à la même hauteur, je commençai par descendre lentement et verticalement vers la base du tableau. L'élève en fit autant, en suivant exactement la même direction, partageant son attention entre sa ligne et la mienne, et portant sans relâche ses regards de l'une à l'autre, comme s'il eût voulu en collationner successivement tous les points. Le résultat de notre composition fut deux lignes exactement parallèles. Mes leçons subséquentes ne furent qu'un développement du même procédé: je n'en parlerai pas. Je dirai seulement que le résultat fut tel, qu'au bout de quelques mois, Victor sut copier les mots dont il connoissoit déjà la valeur, bientôt après les reproduire de mémoire, et se servir enfin de son écriture, toute informe qu'elle étoit et qu'elle est restée, pour

exprimer ses besoins, solliciter les moyens de les satisfaire, et saisir par la même voie l'expression des besoins ou de la volonté des autres.

§. XXXVIII. En considérant mes expériences comme un véritable cours d'imitation, je crus devoir ne pas le borner à des actes d'une imitation manuelle. J'y fis entrer plusieurs procédés qui n'avoient aucun rapport au mécanisme de l'écriture, mais dont l'effet étoit beaucoup plus propre à exercer l'intelligence. Tel est entre autres celui-ci : je traçois sur une planche noire deux cercles à-peu-près égaux, l'un vis-à-vis de moi, et l'autre en face de Victor. Je disposois, sur six ou huit points de la circonférence de ces cercles, six ou huit lettres de l'alphabet, les mêmes dans les deux cercles, mais placées diversement. Je traçois ensuite dans l'un des cercles plusieurs lignes qui alloient aboutir aux lettres placées sur sa circonférence ; Victor en faisoit autant sur l'autre cercle. Mais par une suite de la différente disposition des lettres, il arrivoit que l'imitation la plus exacte donnoit néanmoins une figure toute différente de celle que je lui offrois pour modèle. De là, l'idée d'une imitation toute particulière, dans laquelle il s'agissoit, non de copier servilement

une forme donnée, mais d'en reproduire l'esprit et la manière, sans être arrêté par la différence du résultat. Ce n'étoit plus ici une répétition routinière de ce que l'élève voyoit faire, et telle qu'on pourroit l'obtenir, jusqu'à un certain point, de quelques animaux imitateurs, mais une imitation intelligente et raisonnée, variable dans ses procédés comme dans ses applications, et telle, en un mot, qu'on a droit de l'attendre de l'homme doué du libre usage de toutes ses facultés intellectuelles.

§. XXXIX. De tous les phénomènes que présentent à l'observateur les premiers développemens de l'enfant, le plus étonnant peut-être est la facilité avec laquelle il apprend à parler ; et lorsqu'on pense que la parole, qui est sans contredit l'acte le plus admirable de l'imitation, en est aussi le premier résultat, on sent redoubler son admiration pour cette intelligence suprême dont l'homme est le chef-d'œuvre, et qui voulant faire de la parole le principal moteur de l'éducation, a dû ne pas assujettir l'imitation au développement progressif des autres facultés, et la rendre, dès son début, aussi active que féconde. Mais cette faculté imitative, dont l'influence se répand sur toute la vie, varie dans son application, selon la diversité des

âges,

âges, et n'est employée à l'apprentissage de la parole que dans la plus tendre enfance ; plus tard elle préside à d'autres fonctions, et abandonne, pour ainsi dire, l'instrument vocal ; de telle sorte, qu'un jeune enfant, un adolescent même, quittant son pays natal, en perd très-promptement les manières, le ton, le langage, mais jamais ces intonations de voix qui constituent ce qu'on appelle l'accent. Il résulte de cette vérité physiologique, qu'en réveillant l'imitation dans ce jeune sauvage, parvenu déjà à son adolescence, j'ai dû m'attendre à ne trouver dans l'organe de la voix aucune disposition à mettre à profit ce développement des facultés imitatives, en supposant même que je n'eusse pas rencontré un second obstacle dans la stupeur opiniâtre du sens de l'ouïe. Sous ce dernier rapport, Victor pouvoit être considéré comme un sourd-muet, quoique bien inférieur encore à cette classe d'êtres essentiellement observateurs et imitateurs.

§. XL. Néanmoins, je n'ai pas cru devoir m'arrêter à cette différence, ni renoncer à l'espoir de le faire parler, et à tous les avantages que je m'en promettois, qu'après avoir tenté, pour parvenir à cet heureux résultat, le dernier moyen qui me

restoit; c'étoit de le conduire à l'usage de la parole, non plus par le sens de l'ouïe, puisqu'il s'y refusoit, mais par celui de la vue. Il s'agissoit donc, dans cette dernière tentative, d'exercer les yeux à saisir le mécanisme de l'articulation des sons, et la voix à les répéter, par une heureuse application de toutes les forces réunies de l'attention et de l'imitation. Pendant plus d'un an, tous mes travaux, tous nos exercices tendirent à ce but. Pour suivre pareillement ici la méthode des gradations insensibles, je fis précéder l'étude de l'articulation visible des sons, par l'imitation un peu plus facile des mouvemens des muscles de la face, en commençant par ceux qui étoient les plus apparens. Ainsi voilà l'instituteur et l'élève en face l'un de l'autre, grimaçant à qui mieux mieux, c'est-à-dire imprimant aux muscles des yeux, du front, de la bouche, de la mâchoire, des mouvemens de toute espèce; concentrant peu-à-peu leurs expériences sur les muscles des lèvres, et, après avoir insisté long-temps sur l'étude des mouvemens de cette partie charnue de l'organe de la parole, soumettant enfin la langue aux mêmes exercices, mais beaucoup plus diversifiés et plus long-temps continués.

§. XLI. Ainsi préparé, l'organe de la parole me paroissoit devoir se prêter sans peine à l'imitation des sons articulés, et je regardois ce résultat comme aussi prochain qu'infaillible. Mon espérance fut entièrement déçue; et tout ce que je pus obtenir de cette longue série de soins se réduisit à l'émission de quelques monosyllabes informes, tantôt aigus, tantôt graves, et beaucoup moins nets encore que ceux que j'avois obtenus dans mes premiers essais. Je tins bon néanmoins et luttai, pendant long-temps encore, contre l'opiniâtreté de l'organe, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la continuité de mes soins et la succession du temps n'opérer aucun changement, je me résignai à terminer là mes dernières tentatives en faveur de la parole, et j'abandonnai mon élève à un mutisme incurable.

III.e SÉRIE.

Développement des Facultés affectives.

§. XLII. Vous avez vu, Monseigneur, la civilisation, rappelant de leur profond engourdissement les facultés intellectuelles de notre Sauvage, en déterminer d'abord l'application aux objets de ses besoins, et étendre ensuite la sphère de ses

idées au-delà de son existence animale. Votre Excellence va voir, dans le même ordre de développement, les facultés affectives, éveillées d'abord par le sentiment du besoin et l'instinct de la conservation, donner ensuite naissance à des affections moins intéressées, à des mouvemens plus expansifs, et à quelques-uns de ces sentimens généreux qui font la gloire et le bonheur du cœur humain.

§. XLIII. A son entrée dans la société, Victor, insensible à tous les soins qu'on prit d'abord de lui, et confondant l'empressement de la curiosité avec l'intérêt de la bienveillance, ne donna pendant long-temps aucun témoignage d'attention à la personne qui le soignoit. S'en rapprochant, quand il y étoit forcé par le besoin, et s'en éloignant dès qu'il se trouvoit satisfait, il ne voyoit en elle, que la main qui le nourrissoit, et dans cette main, autre chose que ce qu'elle contenoit. Ainsi, sous le rapport de son existence morale, Victor étoit un enfant, dans les premiers jours de sa vie, lequel passe du sein de sa mère à celui de sa nourrice, et de celle-ci à une autre, sans y trouver d'autre différence que celle de la quantité ou de la qualité du liquide qui lui sert d'aliment. Ce fut avec la même indifférence que notre Sauvage, au sortir de ses

forêts, vit changer à diverses reprises les personnes commises à sa garde, et qu'après avoir été accueilli, soigné et conduit à Paris par un pauvre paysan de l'Aveyron, qui lui prodigua tous les témoignages d'une tendresse paternelle, il s'en vit séparer tout-à-coup sans peine ni regret.

§. XLIV. Livré, pendant les trois premiers mois de son entrée à l'Institution, aux importunités des curieux oisifs de la capitale, et de ceux qui, sous le titre spécieux d'observateurs, ne l'obsédoient pas moins; errant dans les corridors et le jardin de la maison, par le temps le plus rigoureux de l'année, croupissant dans une saleté dégoûtante, éprouvant souvent le besoin de la faim, il se vit tout-à-coup soigné, chéri, caressé par une surveillante pleine de douceur, de bonté et d'intelligence, sans que ce changement parût réveiller dans son cœur le plus foible sentiment de reconnoissance. Pour peu que l'on y réfléchisse, l'on n'en sera point étonné. Que pouvoient en effet les manières les plus caressantes, les soins les plus affectueux, sur un être aussi impassible! Et que lui importoit d'être bien vêtu, bien chauffé, commodément logé et couché mollement, à lui, qui, endurci aux intempéries des saisons, insensible aux avantages de

la vie sociale, ne connoissoit d'autre bien que sa liberté, et ne voyoit qu'une prison dans le logement le plus commode ! Pour exciter la reconnoissance, il falloit des bienfaits d'une autre espèce, et de nature à être appréciés par l'être extraordinaire qui en étoit l'objet ; et, pour cela, condescendre à ses goûts, et le rendre heureux à sa manière. Je m'attachai fidèlement à cette idée comme à l'indication principale du traitement moral de cet enfant. J'ai fait connoître quels en avoient été les premiers succès. J'ai dit, dans mon premier rapport, comment j'étois parvenu à lui faire aimer sa gouvernante et à lui rendre la vie sociale supportable. Mais cet attachement, tout vif qu'il paroissoit, pouvoit encore n'être considéré que comme un calcul d'égoïsme. J'eus lieu de le soupçonner, quand je m'aperçus qu'après plusieurs heures, et même quelques jours d'absence, Victor revenoit à celle qui le soignoit, avec des démonstrations d'amitié, dont la vivacité avoit pour mesure bien moins la longueur de l'absence, que les avantages réels qu'il trouvoit à son retour, et les privations qu'il avoit éprouvées durant cette séparation. Non moins intéressé dans ses caresses, il les fit d'abord servir à manifester ses desirs bien plus qu'à témoigner sa

reconnoissance ; de manière que si on l'observoit avec soin à l'issue d'un repas copieux, Victor offroit l'affligeant spectacle d'un être que rien de ce qui l'environne n'intéresse, dès l'instant que tous ses desirs sont satisfaits. Cependant la multiplicité toujours croissante de ses besoins, rendant de plus en plus nombreux ses rapports avec nous, et nos soins envers lui, ce cœur endurci s'ouvrit enfin à des sentimens non équivoques de reconnoissance et d'amitié. Parmi les traits nombreux que je puis citer comme autant de preuves de ce changement favorable, je me contenterai de rapporter les deux suivans.

§. XLV. La dernière fois qu'entraîné par d'anciennes réminiscences et sa passion pour la liberté des champs, notre Sauvage s'évada de la maison, il se dirigea du côté de Senlis et gagna la forêt, d'où il ne tarda pas à sortir, chassé sans doute par la faim et l'impossibilité de pouvoir désormais se suffire à lui-même. S'étant rapproché des campagnes voisines, il tomba entre les mains de la gendarmerie, qui l'arrêta comme un vagabond, et le garda comme tel pendant plus de quinze jours. Reconnu au bout de ce temps, et ramené à Paris, il fut conduit au Temple, où madame Guérin, sa

surveillante, se présenta pour le réclamer. Nombre de curieux s'y étoient rassemblés pour être témoins de cette entrevue, qui fut vraiment touchante. A peine Victor eut-il aperçu sa gouvernante, qu'il pâlit et perdit un moment connoissance; mais se sentant embrassé, caressé par madame Guérin, il se ranima subitement, et manifestant sa joie par des cris aigus, par le serrement convulsif de ses mains et les traits épanouis d'une figure radieuse, il se montra, aux yeux de tous les assistans, bien moins comme un fugitif qui rentroit forcément sous la surveillance de sa garde, que comme un fils affectueux, qui, de son propre mouvement, viendroit se jeter dans les bras de celle qui lui donna le jour.

§. XLVI. Il ne montra pas moins de sensibilité dans sa première entrevue avec moi. Ce fut le lendemain matin du même jour. Victor étoit encore au lit. Dès qu'il me vit paroître, il se mit avec vivacité sur son séant, en avançant la tête et me tendant les bras. Mais voyant qu'au lieu de m'approcher, je restois debout, immobile vis-à-vis de lui, avec un maintien froid et une figure mécontente, il se replongea dans le lit, s'enveloppa de ses couvertures, et se mit à pleurer. J'augmentai l'émotion

par mes reproches, prononcés d'un ton haut et menaçant; les pleurs redoublèrent, accompagnés de longs et profonds sanglots. Quand j'eus porté au dernier point l'excitement des facultés affectives, j'allai m'asseoir sur le lit de mon pauvre repentant. C'étoit toujours-là le signal du pardon. Victor m'entendit, fit les premières avances de la réconciliation, et tout fut oublié.

§. XLVII. Assez près de la même époque, le mari de madame Guérin tomba malade, et fut soigné hors de la maison, sans que Victor en fût instruit. Celui-ci ayant, dans ses petites attributions domestiques, celle de couvrir la table à l'heure du dîner, continua d'y placer le couvert de M. Guérin; et quoique chaque jour on le lui fît ôter, il ne manquoit pas de le replacer le lendemain. La maladie eut une issue fâcheuse; M. Guérin y succomba; et, le jour même où il mourut, son couvert fut encore remis à table. On devine l'effet que dut faire sur madame Guérin une attention aussi déchirante pour elle. Témoin de cette scène de douleur, Victor comprit qu'il en étoit la cause; et, soit qu'il se bornât à penser qu'il avoit mal agi, soit que, pénétrant à fond le motif du désespoir de sa gouvernante, il sentît combien étoit inutile

et déplacé le soin qu'il venoit de prendre, de son propre mouvement, il ôta le couvert, le reporta tristement dans l'armoire, et jamais plus ne le remit.

§. XLVIII. Voilà une affection triste, qui est entièrement du domaine de l'homme civilisé. Mais une autre, qui ne l'est pas moins, c'est la morosité profonde dans laquelle tombe mon jeune élève, toutes les fois que, dans le cours de nos leçons, après avoir lutté en vain, avec toutes les forces de son attention, contre quelque difficulté nouvelle, il se voit dans l'impossibilité de la surmonter. C'est alors que, pénétré du sentiment de son impuissance, et touché peut-être de l'inutilité de mes efforts, je l'ai vu mouiller de ses pleurs ces caractères inintelligibles pour lui, sans qu'aucun mot de reproche, aucune menace, aucun châtiment, eussent provoqué ses larmes.

§. XLIX. La civilisation, en multipliant ses affections tristes, a dû nécessairement aussi augmenter ses jouissances. Je ne parlerai point de celles qui naissent de la satisfaction de ses nouveaux besoins. Quoiqu'elles aient puissamment concouru au développement des facultés affectives, elles sont, si je puis le dire, si animales, qu'elles ne peuvent être admises comme preuves directes de la sensi-

bilité du cœur. Mais je citerai comme telles le zèle qu'il met et le plaisir qu'il trouve à obliger les personnes qu'il affectionne, et même à prévenir leur desir, dans les petits services qu'il est à portée de leur rendre. C'est ce qu'on remarque, sur-tout dans ses rapports avec madame Guérin. Je désignerai encore, comme le sentiment d'une ame civilisée, la satisfaction qui se peint sur tous ses traits, et qui souvent même s'annonce par de grands éclats de rire, lorsqu'arrêté dans nos leçons par quelque difficulté, il vient à bout de la surmonter par ses propres forces, ou lorsque, content de ses foibles progrès, je lui témoigne ma satisfaction par des éloges et des encouragemens. Ce n'est pas seulement dans ses exercices qu'il se montre sensible au plaisir de bien faire, mais encore dans les moindres occupations domestiques dont il est chargé, sur-tout si ces occupations sont de nature à exiger un grand développement des forces musculaires. Lorsque, par exemple, on l'occupe à scier du bois, on le voit, à mesure que la scie pénètre profondément, redoubler d'ardeur et d'efforts, et se livrer, au moment où la division va s'achever, à des mouvemens de joie si extraordinaires, que l'on seroit tenté de le rapporter à un

délire maniaque, s'ils ne s'expliquoient naturellement, d'un côté, par le besoin du mouvement dans un être si actif, et de l'autre, par la nature de cette occupation, qui, en lui présentant à-la-fois un exercice salutaire, un mécanisme qui l'amuse et un résultat qui intéresse ses besoins, lui offre d'une manière bien évidente la réunion de ce qui plaît à ce qui est utile.

§. L. Mais en même-temps que l'ame de notre Sauvage s'ouvre à quelques-unes des jouissances de l'homme civilisé, elle ne continue pas moins à se montrer sensible à celles de sa vie primitive. C'est toujours la même passion pour la campagne, la même extase à la vue d'un beau clair de lune, d'un champ couvert de neige, et les mêmes transports au bruit d'un vent orageux. Sa passion pour la liberté des champs se trouve à la vérité tempérée par les affections sociales, et à demi satisfaite par de fréquentes promenades en plein air ; mais ce n'est encore qu'une passion mal éteinte, et il ne faut, pour la rallumer, qu'une belle soirée d'été, que la vue d'un bois fortement ombragé, où l'interruption momentanée de ses promenades journalières. Telle fut la cause de sa dernière évasion. Madame Guérin retenue dans son

lit par des douleurs rhumatismales, ne put, pendant quinze jours que dura sa maladie, conduire son élève à la promenade. Il supporta patiemment cette privation, dont il voyoit évidemment la cause. Mais dès que sa gouvernante quitta le lit, il fit éclater une joie qui devint plus vive encore, lorsqu'au bout de quelques jours il vit madame Guérin se disposer à sortir par un très-beau temps; nul doute que ce ne fût pour aller se promener; et le voilà tout prêt à suivre sa conductrice. Elle sortit, et ne l'emmena point. Il dissimula son mécontentement; et lorsqu'à l'heure du dîner on l'envoya à la cuisine pour y chercher des plats, il saisit le moment où la porte cochère de la cour se trouvoit ouverte pour laisser entrer une voiture, se glissa par derrière, et se précipitant dans la rue, gagna rapidement la barrière d'Enfer.

§. LI. Les changemens opérés par la civilisation dans l'ame de ce jeune homme ne se sont pas bornés à éveiller en elle des affections et des jouissances inconnues, ils y ont fait naître aussi quelques-uns de ces sentimens qui constituent ce que nous avons appelé la droiture du cœur; tel est le sentiment intérieur de la justice. Notre Sauvage en étoit si peu susceptible, au sortir de ses forêts, que, long-

temps après encore, il falloit user de beaucoup de surveillance pour l'empêcher de se livrer à son insatiable rapacité. On devine bien cependant que n'éprouvant alors qu'un unique besoin, celui de la faim, le but de toutes ses rapines se trouvait renfermé dans le petit nombre d'objets alimentaires qui étoient de son goût. Dans les commencemens, il les prenoit plutôt qu'il ne les déroboit; et c'étoit avec un naturel, une aisance, une simplicité qui avoient quelque chose de touchant, et retraçoient à l'ame le rêve de ces temps primitifs, où l'idée de la propriété étoit encore à poindre dans le cerveau de l'homme. Pour réprimer ce penchant naturel au vol, j'usai de quelques châtimens, appliqués en flagrant délit. J'en obtins ce que la société obtient ordinairement de l'appareil effrayant de ses peines afflictives, une modification de vice, plutôt qu'une véritable correction; ainsi Victor déroba avec subtilité ce que jusque-là il s'étoit contenté de voler ouvertement. Je crus devoir essayer d'un autre moyen de correction; et pour lui faire sentir plus vivement l'inconvenance de ses rapines, nous usâmes envers lui du droit de représailles. Ainsi, tantôt victime de la loi du plus fort, il voyoit arracher de ses mains et manger devant ses yeux un fruit

long-temps convoité, et qui souvent n'avoit été que la juste récompense de sa docilité ; tantôt dépouillé d'une manière plus subtile que violente, il retrouvoit ses poches vides des petites provisions qu'il y avoit mises en reserve un instant auparavant.

§. LII. Ces derniers moyens de répression eurent le succès que j'en avois attendu, et mirent un terme à la rapacité de mon élève. Cette correction ne s'offrit pas cependant à mon esprit comme la preuve certaine que j'avois inspiré à mon élève le sentiment intérieur de la justice. Je sentis parfaitement que, malgré le soin que j'avois pris de donner à nos procédés toutes les formes d'un vol injuste et manifeste, il n'étoit pas sûr que Victor y eût vu quelque chose de plus que la punition de ses propres méfaits ; et dès-lors il se trouvoit corrigé par la crainte de quelques nouvelles privations, et non par le sentiment désintéressé de l'ordre moral. Pour éclaircir ce doute, et avoir un résultat moins équivoque, je crus devoir mettre le cœur de mon élève à l'épreuve d'une autre espèce d'injustice, qui, n'ayant aucun rapport avec la nature de la faute, ne parût pas en être le châtiment mérité, et fût par-là aussi odieuse que révoltante. Je choisis, pour cette expérience

vraiment pénible, un jour, où, tenant depuis plus de deux heures Victor occupé à nos procédés d'instruction, et, satisfait également de sa docilité et de son intelligence, je n'avois que des éloges et des récompenses à lui prodiguer. Il s'y attendoit sans doute, à en juger par l'air content de lui qui se peignoit sur tous ses traits, comme dans toutes les attitudes de son corps. Mais quel ne fut pas son étonnement, de voir qu'au lieu des récompenses accoutumées, qu'au lieu de ces manières caressantes auxquelles il avoit tant de droit de s'attendre, et qu'il ne recevoit jamais sans les plus vives démonstrations de joie, prenant tout-à-coup une figure sévère et menaçante, effaçant, avec tous les signes extérieurs du mécontentement, ce que je venois de louer et d'applaudir, dispersant dans tous les coins de sa chambre ses cahiers et ses cartons, et le saisissant enfin lui-même par le bras, je l'entraînois avec violence vers un cabinet noir, qui, dans les commencemens de son séjour à Paris, lui avoit quelquefois servi de prison. Il se laissa conduire avec résignation jusques près du seuil de la porte. Là, sortant tout-à-coup de son obéissance accoutumée, s'arcboutant par les pieds et par les mains contre les montans de la porte, il m'opposa une

une résistance des plus vigoureuses, et qui me flatta d'autant plus, qu'elle étoit toute nouvelle pour lui, et que jamais, prêt à subir une pareille punition, alors qu'elle étoit méritée, il n'avoit démenti, un seul instant, sa soumission par l'hésitation la plus légère. J'insistai néanmoins, pour voir jusqu'à quel point il porteroit sa résistance, et faisant usage de toutes mes forces, je voulus l'enlever de terre, pour l'entraîner dans le cabinet. Cette dernière tentative excita toute sa fureur. Outré d'indignation, rouge de colère, il se débattoit dans mes bras avec une violence, qui rendit pendant quelques minutes mes efforts infructueux; mais enfin, se sentant prêt à ployer sous la loi du plus fort, il eut recours à la dernière ressource du foible; il se jetta sur ma main, et y laissa la trace profonde de ses dents. Qu'il m'eût été doux en ce moment, de pouvoir me faire entendre de mon élève, et de lui dire jusqu'à quel point la douleur même de sa morsure remplissoit mon ame de satisfaction et me dédommageoit de toutes mes peines! Pouvais-je m'en réjouir foiblement! c'étoit un acte de vengeance bien légitime; c'étoit une preuve incontestable que le sentiment du juste et de l'injuste, cette base éternelle de l'ordre social, n'étoit plus

étranger au cœur de mon élève. En lui donnant ce sentiment, ou plutôt en en provoquant le développement, je venois d'élever l'homme sauvage à toute la hauteur de l'homme moral, par le plus tranché de ses caractères et la plus noble de ses attributions.

§. LIII. En parlant des facultés intellectuelles de notre Sauvage, je n'ai point dissimulé les obstacles qui avoient arrêté le développement de quelques-unes d'entre elles, et je me suis fait un devoir de marquer exactement toutes les lacunes de son intelligence. Fidèle au même plan, dans l'histoire des affections de ce jeune homme, je dévoilerai la partie brute de son cœur avec la même fidélité que j'en ai fait voir la partie civilisée. Je ne le tairai point, quoique devenu sensible à la reconnoissance et à l'amitié, quoiqu'il paroisse sentir vivement le plaisir d'être utile, Victor est resté essentiellement égoïste. Plein d'empressement et de cordialité quand les services qu'on exige de lui ne se trouvent pas en opposition avec ses besoins, il est étranger à cette obligeance qui ne calcule ni les privations ni les sacrifices ; et le doux sentiment de la pitié est encore à naître chez lui. Si dans ses rapports avec sa gouvernante, on l'a vu

quelquefois partager sa tristesse, ce n'étoit là qu'un acte d'imitation analogue à celui qui arrache des pleurs au jeune enfant qui voit pleurer sa mère ou sa nourrice. Pour compâtir aux maux d'autrui, il faut les avoir connus, ou du moins en emprunter l'idée de notre imagination; ce qu'on ne peut attendre d'un très-jeune enfant, ou d'un être tel que Victor, étranger à toutes les peines et privations dont se composent nos souffrances morales.

§. LIV. Mais ce qui, dans le système affectif de ce jeune homme, paroît plus étonnant encore et au-dessus de toute explication, c'est son indifférence pour les femmes, au milieu des mouvemens impétueux d'une puberté très-prononcée. Aspirant moi-même après cette époque, comme après une source de sensations nouvelles pour mon élève et d'observations attrayantes pour moi, épiant avec soin tous les phénomènes avant-coureurs de cette crise morale, j'attendois chaque jour qu'un souffle de ce sentiment universel qui meut et multiplie tous les êtres, vînt animer celui-ci et agrandir son existence morale. J'ai vu arriver, ou plutôt éclater cette puberté tant desirée, et notre jeune Sauvage se consumer de desirs d'une violence extrême et d'une effrayante continuité, sans

pressentir quel en étoit le but, et sans éprouver pour aucune femme le plus foible sentiment de préférence. Au lieu de cet élan expansif qui précipite un sexe vers un autre, je n'ai vu en lui qu'une sorte d'instinct aveugle et foiblement prononcé, qui, à la vérité, lui rend la société des femmes préférable à celle des hommes, mais sans que son cœur prenne aucune part à cette distinction. C'est ainsi que, dans une réunion de femmes, je l'ai vu plusieurs fois, cherchant auprès d'une d'entre elles un soulagement à ses anxiétés, s'asseoir à côté d'elle, lui pincer doucement la main, les bras et les genoux, et continuer ainsi jusqu'à ce que, sentant ses desirs inquiets s'accroître au lieu de se calmer par ces bizarres caresses, et n'entrevoyant aucun terme à ses pénibles émotions, il changeoit tout-à-coup de manières, repoussoit avec humeur celle qu'il avoit recherchée avec une sorte d'empressement, et s'adressoit de suite à une autre avec laquelle il se comportoit de la même manière. Un jour cependant, il poussa ses entreprises un peu plus loin. Après avoir d'abord employé les mêmes caresses, il prit la dame par les deux mains et l'entraîna, sans y mettre pourtant de violence, dans le fond d'une alcove. Là, fort embarrassé de sa contenance, offrant

dans ses manières et dans l'expression extraordinaire de sa physionomie, un mélange indicible de gaieté et de tristesse, de hardiesse et d'incertitude, il sollicita à plusieurs reprises les caresses de sa dame, en lui présentant ses joues, tourna autour d'elle lentement et d'un air méditatif, et finit enfin par s'élancer sur ses épaules, en la serrant étroitement au cou. Ce fut là tout, et ces démonstrations amoureuses finirent, comme toutes les autres, par un mouvement de dépit qui lui fit repousser l'objet de ses éphémères inclinations.

§. LV. Quoique, depuis cette époque, ce malheureux jeune homme n'ait pas été moins tourmenté par l'effervescence de ses organes, il a cessé néanmoins de chercher, dans des caresses impuissantes, un soulagement à ses desirs inquiets. Mais cette résignation, au lieu d'apporter quelque adoucissement à sa situation, n'a servi qu'à l'exaspérer, et à faire trouver à cet infortuné un motif de désespoir dans un besoin impérieux, qu'il n'espère plus satisfaire. Aussi lorsque, malgré le secours des bains, d'un régime calmant et d'un violent exercice, cet orage des sens vient à éclater de nouveau, il se fait de suite un changement total dans le caractère naturellement doux de ce jeune homme,

et passant subitement de la tristesse à l'anxiété et de l'anxiété à la fureur, il prend du dégoût pour ses jouissances les plus vives, soupire, verse des pleurs, pousse des cris aigus, déchire ses vêtemens, et s'emporte quelquefois au point d'égratigner et de mordre sa gouvernante. Mais alors même qu'il cède à une fureur aveugle qu'il ne peut maîtriser, il en témoigne un véritable repentir, et demande à baiser le bras ou la main qu'il vient de mordre. Dans cet état, le poulx est élevé, la figure vultueuse; et quelquefois même on voit le sang s'échapper par le nez et par les oreilles : ce qui met fin à l'accès et en éloigne pour long-temps la récidive, sur-tout si cette hémorragie est abondante. En partant de cette observation, j'ai dû, pour remédier à cet état, ne pouvant, ou n'osant faire mieux, tenter l'usage de la saignée, mais non sans beaucoup de réserve, persuadé que la véritable indication est d'attiédir cette effervescence vitale, et non point de l'éteindre. Mais je dois le dire, si j'ai obtenu un peu de calme par l'emploi de ce moyen et de beaucoup d'autres qu'il seroit fort inutile d'énumérer ici, cet effet n'a été que passager, et il est resulté de cette continuité de desirs violens autant qu'indéterminés, un état habituel

d'inquiétude et de souffrance, qui a continuellement entravé la marche de cette laborieuse éducation.

§. LVI. Telle a été cette époque critique qui promettoit tant, et qui eût sans doute rempli toutes les espérances que nous y avions attachées, si, au lieu de concentrer toute son activité sur les sens, elle eût animé du même feu le système moral, et porté dans ce cœur engourdi le flambeau des passions. Je ne me dissimulerai pas néanmoins, à présent que j'y ai profondément réfléchi, qu'en comptant sur ce mode de développement des phénomènes de la puberté, c'étoit mal-à-propos que j'avois dans ma pensée assimilé mon élève à un adolescent ordinaire, chez lequel l'amour des femmes précède assez souvent, ou du moins accompagne toujours l'excitement des parties fécondantes. Cet accord de nos besoins et de nos goûts ne pouvoit se rencontrer chez un être à qui l'éducation n'avoit point appris à distinguer un homme d'avec une femme, et qui ne devoit qu'aux seules inspirations de l'instinct d'entrevoir cette différence, sans en faire l'application à sa situation présente. Aussi ne doutai-je point que si l'on eût osé dévoiler à ce jeune homme le secret de ses inquiétudes et le but de ses desirs, on en eût retiré un avantage

incalculable. Mais, d'un autre côté, en supposant qu'il m'eût été permis de tenter une pareille expérience, n'avois-je pas à craindre de faire connoître à notre Sauvage un besoin qu'il eût cherché à satisfaire aussi librement et aussi publiquement que les autres, et qui l'eût conduit à des actes d'une indécence révoltante! J'ai dû m'arrêter, intimidé par la crainte d'un pareil résultat, et me résigner à voir, comme dans maintes autres circonstances, mes espérances s'évanouir devant un obstacle imprévu.

Telle est, MONSEIGNEUR, l'histoire des changemens survenus dans le système des facultés affectives du Sauvage de l'Aveyron. Cette section termine nécessairement tous les faits relatifs au développement de mon élève pendant l'espace de quatre années. Un grand nombre de ces faits déposent en faveur de sa perfectibilité, tandis que d'autres semblent l'infirmer. Je me suis fait un devoir de les présenter sans distinction, les uns comme les autres, et de raconter avec la même vérité mes revers comme mes succès. Cette étonnante variété dans les résultats rend, en quelque façon, incertaine l'opinion qu'on peut se former de ce jeune homme, et jette une sorte de désaccord dans les conséquences qui se présentent à la suite

des faits exposés dans ce mémoire. Ainsi, en rapprochant ceux qui se trouvent disséminés dans les paragraphes VI, VII, XVIII, XX, XLI, LIII et LIV, on ne peut s'empêcher d'en conclure, 1.° que, par une suite de la nullité presque absolue des organes de l'ouïe et de la parole, l'éducation de ce jeune homme est encore et doit être à jamais incomplète; 2.° que, par une suite de leur longue inaction, les facultés intellectuelles se développent d'une manière lente et pénible; et que ce développement, qui, dans les enfans élevés en civilisation, est le fruit naturel du temps et des circonstances, est ici le résultat lent et laborieux d'une éducation toute agissante, dont les moyens les plus puissans s'usent à obtenir les plus petits effets; 3.° que les facultés affectives, sortant avec la même lenteur de leur long engourdissement, se trouvent subordonnées, dans leur application, à un profond sentiment d'égoïsme, et que la puberté, au lieu de leur avoir imprimé un grand mouvement d'expansion, semble ne s'être fortement prononcée que pour prouver que, s'il existe dans l'homme une relation entre les besoins de ses sens et les affections de son cœur, cet accord sympathique est, comme la plupart des passions grandes

et généreuses, l'heureux fruit de son éducation.

Mais si l'on récapitule les changemens heureux survenus dans l'état de ce jeune homme, et particulièrement les faits consignés dans les paragraphes IX, X, XI, XII, XIV, XXI, XXV, XXVIII, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVII, XXXVIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII et XLIX, on ne peut manquer d'envisager son éducation sous un point de vue plus favorable, et d'admettre, comme conclusions rigoureusement justes, 1.° que le perfectionnement de la vue et du toucher, et les nouvelles jouissances du sens du goût, en multipliant les sensations et les idées de notre Sauvage, ont puissamment contribué au développement des facultés intellectuelles; 2.° qu'en considérant ce développement dans toute son étendue, on trouve, entre autres changemens heureux, la connoissance de la valeur conventionnelle des signes de la pensée, l'application de cette connoissance à la désignation des objets et à l'énonciation de leurs qualités et de leurs actions, d'où l'étendue des relations de l'élève avec les personnes qui l'environnent, la faculté de leur exprimer ses besoins, d'en recevoir des ordres et de faire avec elles un libre et continuel échange de pensées;

3.° que, malgré son goût immodéré pour la liberté des champs et son indifférence pour la plupart des jouissances de la vie sociale, Victor se montre reconnoissant des soins qu'on prend de lui, susceptible d'une amitié caressante, sensible au plaisir de bien faire, honteux de ses méprises, et repentant de ses emportemens; 4.° et qu'enfin, MONSEIGNEUR, sous quelque point de vue qu'on envisage cette longue expérience, soit qu'on la considère comme l'éducation méthodique d'un homme sauvage, soit qu'on se borne à la regarder comme le traitement physique et moral d'un de ces êtres disgraciés par la nature, rejetés par la société, et abandonnés par la médecine, les soins qu'on a pris de lui, ceux qu'on lui doit encore, les changemens qui sont survenus, ceux qu'on peut espérer, la voix de l'humanité, l'intérêt qu'inspire un abandon aussi absolu et une destinée aussi bizarre, tout recommande ce jeune homme extraordinaire à l'attention des savans, à la sollicitude de nos administrateurs, et à la protection du Gouvernement.

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.